

13P-2

FACULTE DE PHILOSOPHIE

THESE

PRESENTEE

A L'ECOLE DES ETUDES SUPERIEURES

DE L'UNIVERSITE D'OTTAWA

POUR L'OBTENTION

DU GRADE DE MAITRE EN PHILOSOPHIE

PAR

DENIS TREMBLAY

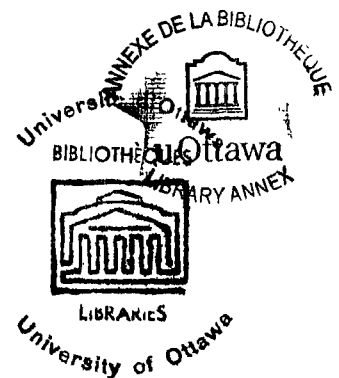
BACHELIER EN PHILOSOPHIE ET

MAITRE EN LINGUISTIQUE

DE L'UNIVERSITE LAVAL

*LANGAGE ET PSYCHANALYSE
CONTRIBUTION A L'ETUDE
DU LANGAGE CHEZ FREUD*

DECEMBRE 1976



UMI Number: EC55346

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI Microform EC55346
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

"Ne méprisons pas le Verbe! Il est l'instrument de puissance, le moyen par lequel nous communiquons aux autres nos sentiments, le chemin par lequel nous acquérons de l'influence sur les autres hommes".

S. Freud, *Ma vie et la psychanalyse*, pp.101-102.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer toute notre gratitude à monsieur le Professeur Ghyslain Charron, directeur de thèse, pour l'assistance, les directives et les conseils qu'il nous a prodigués. Qu'il soit assuré de nos plus sincères remerciements.

Nous tenons également à remercier Madame Claire-Andrée Tremblay de nous avoir aidé à la révision du manuscrit en vue de la soutenance.

TABLE DES MATIERES

	PAGE
REMERCIEMENTS	i
TABLE DES MATIERES	ii
LISTE DES ABREVIATIONS DES OUVRAGES DE FREUD CITES DANS CE TRAVAIL	iv
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I <i>LE DIALOGUE PRE-ANALYTIQUE</i>	6

But du chapitre I: étude des facteurs constitutifs et des fonctions linguistiques du dialogue pré-analytique (p. 6). Contenu du chapitre I: A) Théorie moderne de la communication verbale (p. 8). B) La méthode cathartique comme premier moyen de *contact* entre Freud et ses patients: 1) la prise de contact entre le *destinateur* (patient) et le *destinataire* (médecin) (p. 18) 2) le facteur *contexte* dans le cadre de la méthode cathartique (p. 19) 3) le *code* utilisé lors de la cure cathartique (p. 20) 4) Le lien entre le *code* et le *contexte* dans le cadre de la méthode cathartique (p. 22). Conclusion du chapitre I (p.30).

CHAPITRE II <i>LE DIALOGUE ANALYTIQUE</i>	37
---	----

But du deuxième chapitre: étude des facteurs linguistiques impliqués dans le dialogue analytique (p. 38). Contenu du deuxième chapitre: A) Etude du facteur *contact*: le mode de l'association libre (p. 39); la résistance comme élément négatif de la communication psychanalytique (p. 43); la résistance comme élément positif de la communication psychanalytique (p. 46). B) Etude des facteurs *destinateur* et *destinataire*: l'attitude de l'analysé dans le transfert (p. 47); l'attitude de l'analyste durant la cure psychanalytique (p. 50).

C) Etude des facteurs *message* et *contexte* (p.57).
 D) Etude du facteur *code*: le langage onirique (p.58);
 les actes manqués: *lapsus linguae*, *oublis de noms*,
fausses lectures et *fausses auditions* (p. 74). Con-
 clusion du deuxième chapitre (p. 83).

CHAPITRE III *REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES* 97

But du troisième chapitre: la nature philosophique
 du dialogue analytique (p. 98). Contenu du troisième
 chapitre: A) la psychanalyse existentielle et la notion
 freudienne de l'*homo natura* (p.99); la conception natu-
 raliste freudienne de l'homme (p.99); la notion de *corpo-*
ralité (p. 100); la notion de l'*homo natura* et la possi-
 bilité de communication (p. 104). B) Les trois thèses
 de la dimension essentielle du dialogue analytique: *ouver-*
ture sur l'Autre 9p. 106); *compréhension de soi* (p.114);
l'action transcendante du langage (p.118). Conclusion
 du troisième chapitre (p. 120).

CONCLUSION	122
APPENDICE A	132
APPENDICE B	134
APPENDICE C	137
BIBLIOGRAPHIE	139

LISTE DES ABREVIATIONS DES OUVRAGES
DE FREUD CITES DANS CE TRAVAIL

- Abrégé de psychanalyse*, traduit par
A. Berman, Paris, P.U.F. 1950 *Abrégé*
- Cinq leçons sur la psychanalyse*, suivi de *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, traduit par
Y. Le Lay et S. Jankélévitch, Paris,
Petite Bibliothèque Payot, no 84, s.d. *Cinq leçons*
Contribution
- Etudes sur l'hystérie* (en collaboration
avec Josef Breuer), traduit par A. Berman,
Paris, P.U.F. 1956 *Etudes*
- Introduction à la psychanalyse*, traduit
par S. Jankélévitch, Petite Bibliothèque
Payot, no 6, s.d. *Introduction*
- La naissance de la psychanalyse*, *Lettres*
à Wilhem Fliess, *Notes et plans* (1887-
1902), publié par M. Bonaparte et E. Kris,
traduit par A. Berman, Paris, P.U.F.
1956 *Naissance*
- La technique psychanalytique*, traduit
par A. Berman, Paris, P.U.F. 1970 *Technique*
- L'interprétation des rêves*, traduit par
I. Meyerson, Paris, P.U.F. 1967 *Interprétation*
- Ma vie et la psychanalyse*, suivi de *Psychanalyse et médecine*, traduit par M.
Bonaparte, Paris, Gallimard, NRF, coll.
"Idées", no 169, 1950 *Ma vie*
Psych. et médecine
- Psychopathologie de la vie quotidienne*,
traduit par S. Jankélévitch, Paris,
Petite Bibliothèque Payot, no 97,
s.d. *Psychopathologie*
-

INTRODUCTION

L'étude que l'on entreprend ici a pour objet le problème de la communication impliqué dans la psychanalyse freudienne. A l'aide de la grille d'analyse proposée par le linguiste Roman Jakobson, nous voudrions examiner les principales caractéristiques des facteurs linguistiques de l'acte de la communication verbale tels qu'ils apparaissent dans le développement de la thérapeutique issue de la réflexion et de l'expérience de Freud. En d'autres termes, nous pensons que la théorie moderne de la communication peut nous aider à apercevoir sous un jour nouveau les tentatives du fondateur de la psychanalyse pour instaurer avec ses patients une communication originale et dépassant tous les procédés utilisés avant lui. En outre, puisque la communication est la base des relations interpersonnelles et que la psychanalyse est une forme de communication, il nous est apparu intéressant de voir dans quelle mesure la psychanalyse peut nous apporter des éléments pertinents en ce qui concerne le problème général de la communication.

En mettant ainsi la pensée linguistique au service de la recherche psychanalytique, on atteint du même coup deux objectifs importants. D'une part, rendre accessible aux linguistes la lecture des textes freudiens concernant le langage, éviter du même mouvement ces notions mal définies auxquelles

les linguistes et les non-linguistes, pour parler de la psychanalyse sous l'angle du problème de la communication, ont recours dans leurs descriptions et leurs analyses. D'autre part, démontrer que la psychanalyse, même si elle ne présente pas une théorie du langage proprement dite, peut toutefois apporter une contribution originale au problème de la communication, ce qui peut permettre alors aux recherches psychanalytiques contemporaines d'avancer sur un terrain linguistique plus stable et mieux connu.

Il n'est pas dans notre intention de proposer une théorie linguistique de la psychanalyse, encore moins de vouloir esquisser une théorie psychanalytique du langage. Si telle était notre intention, il faudrait supposer en effet que, d'une part, la linguistique peut répondre à toutes les questions aux problèmes que veut résoudre la psychanalyse. D'autre part, il faudrait également supposer que la psychanalyse est en mesure de répondre à toutes les interrogations que suscitent le phénomène du langage. D'ailleurs, puisque notre recherche se limite aux textes mêmes de Freud, il n'est pas possible de découvrir dans une lecture exhaustive des textes freudiens une conception du langage explicitement élaborée. L'intention, avouée ou non, d'essayer d'esquisser une théorie psychanalytique du langage ou une théorie psychanalytique dont le fondement serait le langage, dépasserait largement les limites imposées à la présente recherche. Si nous avons voulu mettre la théorie moderne de la communication au

service de la recherche psychanalytique, c'est que nous étions persuadés que cette théorie, loin d'apporter une réponse complète et satisfaisante aux problèmes de communication que pose la pratique analytique, constitue un instrument linguistique privilégié pour étudier un phénomène non moins linguistique qui est celui de la communication instaurée dans le dialogue analytique.

Dans l'itinéraire de la psychanalyse freudienne, nous avons découvert deux phases distinctes qui nous permettent de découvrir deux formes de communication également distinctes. L'histoire de la psychanalyse ou, si l'on préfère, l'histoire de la communication entre le patient et celui qui est chargé de le soigner, peut en effet être divisée en deux moments: d'abord celui de la période pré-analytique où le dialogue est institué dans le cadre de la méthode cathartique à laquelle se rattache l'utilisation de la technique de l'hypnose; ensuite, celui de la période proprement analytique où le dialogue est caractérisé par un échange libre sans qu'aucun artifice n'intervienne. Nous essayerons donc d'analyser chacune de ces périodes en faisant ressortir les principales caractéristiques de chacun des facteurs linguistiques qui, selon Jakobson, participent à tout acte de communication verbale.

Nous proposons donc une analyse synchronique -- pour employer un terme cher aux linguistes -- du problème de la communication impliqué dans la pratique psychanalytique puisque nous isolerons chacune des périodes déjà mentionnées.

Toutefois nous ne négligerons pas l'aspect diachronique ou historique en faisant ressortir en tout temps les principales caractéristiques quantitatives et qualitatives de la relation interpersonnelle créée entre le patient et celui qui est chargé de lui venir en aide.

Le lecteur ne devra pas ignorer que, même si nous n'avons jamais été nous-mêmes soumis à une analyse et même si nous ne sommes pas nous-mêmes analystes, cette étude ne prétend pas soulever et résoudre les problèmes théoriques et pratiques qu'engendre la thérapeutique freudienne. Le lecteur voudra bien lire les pages qui suivent sous l'optique d'une tentative de rapprocher la psychanalyse freudienne et la théorie moderne de la communication verbale.

Le premier chapitre sera consacré à l'étude des facteurs constitutifs et des fonctions linguistiques de la communication instaurée dans le cadre de la méthode cathartique. Dans ce chapitre, nous exposerons brièvement la théorie moderne de la communication verbale telle que proposée par le linguiste Roman Jakobson pour ensuite déterminer les principales caractéristiques des facteurs et des fonctions linguistiques de la période pré-analytique. Dans le deuxième chapitre, nous étudierons, toujours à la lumière de la théorie moderne de la communication, les caractéristiques linguistiques de la communication instituée par Freud dans le cadre du mode de l'association libre, mode qui, selon nous, permet l'instauration du dialogue analytique proprement dit. L'étude des

facteurs et des fonctions linguistiques dans les périodes que nous avons appelées pré-analytique et analytique nous permettra alors de déterminer dans quelle mesure le dialogue analytique se présente comme un dialogue plus efficace par rapport à celui de la période pré-analytique. Du même coup, nous pourrions déterminer pourquoi la période analytique apparaît dans l'histoire de la psychanalyse comme une phase complète et finale.

Enfin, dans le troisième chapitre nous essayerons de montrer comment l'examen attentif du dialogue analytique préconisé par Freud -- et éclairé par la théorie de Jakobson -- fait voir que l'image que Freud se faisait de l'homme n'était pas seulement celle d'un objet mais aussi celle d'un sujet. Nous aurons donc l'occasion de présenter la critique du psychiatre et philosophe Ludwig Binswanger à l'égard de la conception freudienne de l'homme et de tenter d'atténuer cette critique.

CHAPITRE I

LE DIALOGUE PRE-ANALYTIQUE

But du chapitre I: étude des facteurs constitutifs et des fonctions linguistiques du dialogue pré-analytique (p. 6). Contenu du chapitre I: A) Théorie moderne de la communication verbale (p. 8). B) La méthode cathartique comme premier moyen de *contact* entre Freud et ses patients: 1) la prise de contact entre le *destinateur* (malade) et le *destinataire* (médecin) (p. 18) 2) le facteur *contexte* dans le cadre de la méthode cathartique (p. 19) 3) le *code* utilisé lors de la cure cathartique (p. 20) 4) le lien entre le *code* et le *contexte* dans le cadre de la méthode cathartique (p. 22). Conclusion du chapitre I (p. 30).

Le but de ce premier chapitre est d'examiner les principales caractéristiques des facteurs constitutifs de l'acte de communication verbale particulier que constitue l'entretien pré-analytique tel qu'il apparaît dans la méthode *cathartique* utilisée par Freud. Cette méthode est la première tentative de Freud afin d'établir le contact avec ses patients et

demeure, dans l'histoire de la psychanalyse, le point de départ pour la découverte des éléments théoriques et thérapeutiques servant de base à l'établissement du dialogue entre Freud et ses patients. Pour examiner ces principales caractéristiques, nous étudierons les textes de Freud qui nous apparaissent pertinents afin de jeter la lumière sur les éléments intervenant lors du dialogue institué dans le cadre de la méthode cathartique et de l'utilisation de la technique de l'hypnose qui lui est rattachée.

Pour atteindre le but de ce premier chapitre, nous exposerons d'abord brièvement la théorie moderne de la communication verbale telle qu'analysée par le linguiste Roman Jakobson (1). Ensuite, à l'aide de la grille d'analyse proposée par Jakobson, nous passerons en revue les six facteurs constitutifs de l'acte communicatif (et les six fonctions linguistiques correspondantes) présents dans le dialogue instauré dans le cadre de la méthode cathartique. Enfin, nous essayerons de démontrer les raisons pour lesquelles Freud considéra cette méthode comme étant inadéquate pour l'instauration d'un véritable dialogue et quelle fut l'importance de l'utilisation de cette méthode dans l'histoire de la pensée freudienne et dans le problème de la communication.

(1) Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, traduit par N. Ruwet, Editions de Minuit, 1963.

Si nous considérons dans son entier le processus de la communication verbale, nous constatons d'abord que celui-ci exige, pour être effectif, au moins deux personnes: une première qui envoie un message (cette personne est le locuteur ou le *destinateur*) à une seconde qui reçoit le message, c'est-à-dire à un récepteur ou *destinataire*, lequel peut devenir à son tour le destinateur (1) s'il désire poursuivre le dialogue. C'est pourquoi les deux termes de la relation constituée par l'acte de la communication verbale sont réciproques dans la mesure où un véritable dialogue est engagé.

"Pour être opérant, le message requiert d'abord un contexte auquel il renvoie (...), contexte saisissable par le destinataire, et qui est, soit verbal, soit susceptible d'être verbalisé; ensuite, le message requiert un code, commun, en tout ou au moins en partie, au destinateur et au destinataire (ou, en d'autres termes, à l'encodeur et au décodeur du message); enfin le message requiert un contact, un canal physique et une connexion psychologique entre le destinateur et le destinataire, contact qui leur permet d'établir et de maintenir la communication (2)".

Selon Jakobson, il existe donc six facteurs constitutifs pour

(1) Le destinateur peut, dans le cas du soliloque, être en même temps le destinataire mais on ne pourra parler alors d'une véritable communication verbale telle qu'elle sera définie par les autres éléments énumérés plus bas.

(2) R. Jakobson, *op.cit.*, pp. 213-214.

tout acte de communication verbale. En figure, l'entier du processus linguistique peut être représenté de la manière suivante (1):

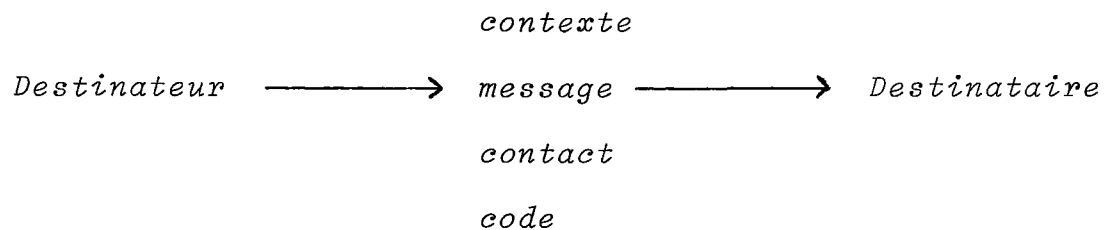


Figure 1

Selon Jakobson, à chacun de ces six facteurs (destinateur, message, destinataire, contexte, contact et code) correspond une fonction particulière. En d'autres termes, chacun des facteurs constitutifs pour tout procès linguistique donne naissance à une fonction linguistique différente. Ainsi pouvons-nous compléter la figure 1 de la façon suivante:

(1) Voir Appendice A, page 132.

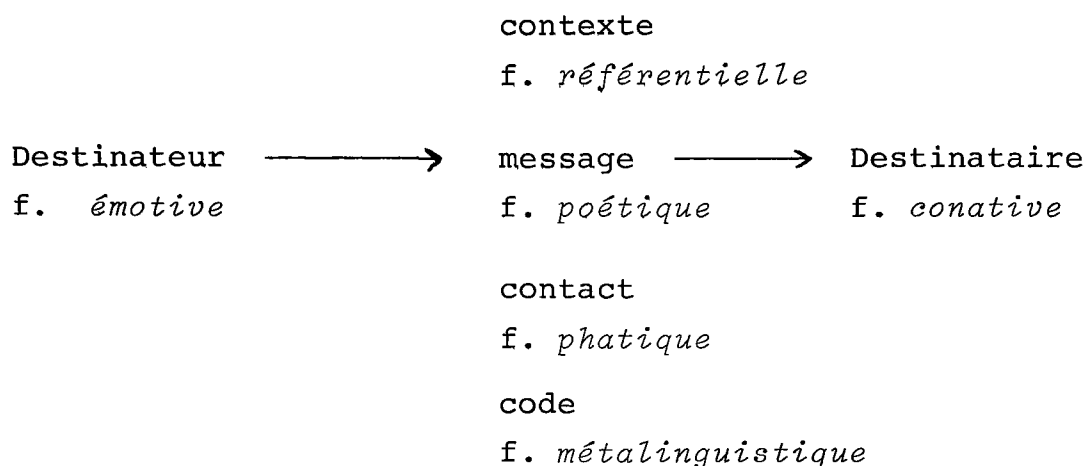


Figure 2

Examinons chacun de ces facteurs et de ces fonctions un à un. D'abord le *destinateur*. Celui-ci répond à une fonction "émotive" ou "expressive", de sorte que le rôle du locuteur est de livrer un message se rapportant à un certain état d'âme qu'il ressent au moment où il parle. En d'autres termes, le destinateur est celui qui envoie un message exprimant son attitude émotive à l'égard de ce dont il parle. Il est en quelque sorte la force motrice du mouvement (1) même du processus de communication puisqu'il est l'instigateur du procès linguistique engagé entre lui et son interlocuteur (2). Bref, le destinateur (ou locuteur) constitue le principe premier qui déclenche le processus communicatif et qui donne naissance, pour employer l'expression de Jakobson, à la fonction dite "émotive"

(1) Etymologiquement, le mot *émotion* vient de *émouvoir* (1534), d'après *motion* "mouvement", XIII^e siècle. Cf. *Le Petit Robert*.

(2) C'est pourquoi nous avons utilisé les flèches qui indiquent bien le sens du mouvement de la communication.

ou "expressive", laquelle vise essentiellement à donner l'impression d'une certaine émotion -- qu'elle soit vraie ou feinte. Le destinataire -- celui *qui parle* -- est en quelque sorte le *terminus a quo* de l'acte de la communication verbale. La fonction émotive est présente linguistiquement dans les interjections françaises qui sont un son proféré dans le discours pour "traduire une attitude émotive du sujet parlant" (*Le Petit Robert*). Celui-ci constitue un élément essentiel de tout acte de communication verbale puisque c'est lui qui donne naissance à la communication elle-même. Il ne constitue cependant pas le seul élément du procès linguistique puisqu'il participe à ce procès dans la mesure où il est confronté avec les autres éléments constitutifs. Sa prédominance est relative aux autres éléments ou facteurs, et nous aurons compris son importance relative lorsque nous aurons regardé de près les autres facteurs constitutifs. Examinons maintenant le facteur *destinataire*.

Le processus de la communication verbale implique également une orientation vers le destinataire -- celui à *qui l'on parle* -- qui constitue le *terminus ad quem* ou le point d'arrivée de la communication. Cette orientation correspond à la fonction "conative" (1) dans la mesure où le langage est fait pour influencer celui qui reçoit le message. En d'autres termes, la visée conative définit une des fonctions du langage qui

(1) Le mot *conative*, (latin *conatus*) suggère l'idée d'effort.

consiste à influencer l'interlocuteur, à modifier son comportement ou son attitude. Le destinataire est en quelque sorte placé sous l'influence de celui qui envoie le message puisque c'est celui-ci qui détermine le cours de la communication engagée entre les deux interlocuteurs. Cette visée "conative" trouve principalement son expression dans l'impératif. En effet, la fonction "conative" vise essentiellement l'effort produit par celui qui profère un ordre ou un commandement; par conséquent, le destinataire est obligé d'adopter une attitude "passive" à l'égard du destinataire puisqu'il doit d'abord écouter l'ordre avant de répondre. La fonction "conative" vise ainsi à éclipser le destinataire au profit de l'importance que l'on accorde à l'ordre proféré par le destinataire. Il n'est donc pas étonnant que la forme grammaticale de l'impératif révèle l'absence du pronom personnel: "*Mange, bois, cours, etc*". Même si le destinataire est implicitement présent, il n'en demeure pas moins que l'absence du pronom personnel révèle que la fonction "conative" vise essentiellement à mettre en retrait le destinataire afin de mettre l'accent sur l'influence qu'il doit subir à l'égard du destinataire.

Le troisième élément constitutif de tout procès linguistique est le facteur *contexte* -- quelqu'un ou quelque chose *dont on parle* -- qui donne naissance à la fonction dite "dénotative" (1) ou "référentielle" parce que le facteur

(1) De l'anglais *denotation*, "indication".

contexte tend à nous orienter vers quelqu'un ou quelque chose dont on parle. Cette fonction "référentielle" est, selon Jakobson, le troisième sommet du triangle composé du destinataire, du destinataire et du contexte lui-même. Ceux-ci correspondent respectivement à la première personne (le JE *qui parle*), à la deuxième personne (le TU *à qui l'on parle*) et à la troisième personne (le IL *de qui l'on parle*). Le triangle ainsi fermé, nous avons les trois éléments de base de la communication et qui se retrouvent linguistiquement dans le système verbal. Mais pour que ces trois éléments deviennent effectifs, c'est-à-dire aptes à créer une véritable communication, il faut leur adjoindre trois autres facteurs.

Le message, l'information transmise du destinataire au destinataire, correspond à la visée "poétique" (1). Cette visée ou fonction, centrée sur la mise en relief du message par lui-même, répond en quelque sorte à la question: "qu'est-ce qui fait d'un message verbal une oeuvre d'art?" (2). Cette fonction est centrée sur le seul arrangement des signes; en d'autres termes, elle "met en évidence le côté palpable des signes" (3). Cette fonction ou cette visée répond au besoin de mieux comprendre la "configuration", c'est-à-dire l'ordre physique des signes. Cette fonction ne se limite toutefois pas au seul domaine de la

(1) Du latin *poeticus*, grec *poiêtikos* (Robert), l'adjectif *poétique* est employé pour suggérer l'idée d'une étude du style (ou de l'expression) impliqué dans l'acte communicatif.

(2) R. Jakobson, *op.cit.*, p. 210.

(3) *Ibid.*, p. 218.

poésie; elle vise tout procès linguistique, même celui qui s'éloigne le plus de la poésie proprement dite, comme par exemple une conversation téléphonique.

Pour que l'acte de la communication verbale soit étudié dans toute la variété de ses fonctions, il faut aussi examiner en quoi consiste les fonctions "phatique" et "métalinguistique". La fonction "phatique" (1), ou l'attention accordée au facteur "*contact*", vise à établir, maintenir et interrompre la communication. Cette fonction est, en soi, la première fonction apprise par les êtres humains. Il ne suffit pas à l'enfant, par exemple, d'être capable d'émettre ou de recevoir des messages porteurs d'information. Il faut aussi qu'il soit capable d'intervenir dans le processus communicatif en l'établissant, le prolongeant ou en y mettant un terme, Ainsi,

"Il y a des messages qui servent essentiellement à établir ou interrompre la communication, à vérifier si le circuit fonctionne ("Allo, vous m'entendez?"), à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas ("Dites, vous m'écoutez?" ou, en style shakespearien, "Prêtez-moi l'oreille!" - et, à l'autre bout du fil, "Hm-hum!")" (2).

La fonction "phatique" vise donc un message particulier à un moment précis de son déroulement: au début, au milieu ou à la fin en supposant que l'entier de ce déroulement peut ou ne peut

(1) Du grec *phānai*, "dire", "parler", "énoncer".

(2) R. Jakobson, *op.cit.*, p. 217.

pas se produire puisque le déroulement jusqu'à son terme dépend de la volonté de ceux (ou d'un de ceux) qui engagent le dialogue (1).

Lorsque les deux interlocuteurs décident de prolonger le dialogue, il y a un facteur qui peut jouer dans cet acte de communication. Ces deux interlocuteurs peuvent juger utile de vérifier s'ils utilisent bien le même *code* pour se parler. Leur discours peut alors être centré sur ce code; celui-ci remplit donc une fonction dite "métalinguistique" (2) dans la mesure où il sert à se vérifier lui-même. En d'autres termes, ceci veut dire que l'on peut utiliser, par exemple, la langue française pour expliquer ou définir des termes de cette même langue. C'est pourquoi l'on peut imaginer un dialogue où le premier interlocuteur dit: "Que voulez-vous dire par *concept*?" et où le second répond: "Selon moi, *concept* signifie *idée*". "Et que signifie *idée*?". "Le mot *idée* signifie *signifié*". Nous pouvons imaginer un dialogue sans fin, si nous poussons la chose à l'extrême. Et c'est bien cela que les enfants font à un moment ou l'autre de leur éveil intellectuel lorsqu'ils assaillent leurs parents de questions sans fin. Déjà ils ont l'habileté de s'interroger sur le code utilisé par les gens qui les entourent. Ainsi la fonction "métalinguistique",

(1) Nous verrons plus loin les caractéristiques du facteur *contact* et de la fonction "phatique" dans l'acte communicatif particulier que constitue le dialogue pré-analytique et le dialogue analytique proprement dit.

(2) Le préfixe *méta-* suggère l'idée d'un dépassement du langage par lui-même lorsque le langage est utilisé pour décrire, étudier ou analyser le langage lui-même.

c'est-à-dire l'orientation vers le code, trouve son expression chaque fois que les interlocuteurs désirent vérifier si, dans la langue de communication commune, ils donnent le même sens aux signes linguistiques utilisés.

Résumons maintenant les éléments essentiels pour qu'une communication verbale soit établie. D'abord, il faut au moins deux personnes: un locuteur (destinateur) et un récepteur (destinataire) qui capte le message envoyé par le premier. Le rôle du destinateur est d'envoyer un message se rapportant à son état d'âme, à son attitude émotive à l'égard de ce dont il parle. Tout acte de communication verbale suppose aussi une orientation vers le destinataire dans la mesure où le langage vise à influencer celui qui reçoit le message, à modifier son comportement ou son attitude. C'est pourquoi le destinataire ne doit pas se substituer à l'importance que l'on doit accorder au destinateur qui, somme toute, doit être celui qui reste le pivot central autour duquel gravite toute la communication.

Tout procès linguistique suppose un contexte qui nous oriente vers quelqu'un ou quelque chose dont on parle. Aucun acte de communication verbale n'est possible en effet sans que nous ne fassions référence à quelqu'un ou à quelque chose. En outre, le message, pour être opérant et compris par le destinataire, doit être exprimé clairement et de façon précise. D'où la nécessité d'inclure dans les fonctions linguistiques impliquées dans l'acte communicatif celle qui est centrée sur la configuration des signes; en d'autres termes, le message

doit être étudié pour lui-même, c'est-à-dire à partir de l'arrangement des signes, leurs assonances notamment. Une telle fonction est universelle dans la mesure où elle peut se retrouver dans n'importe quelle forme de communication que nous pouvons étudier à partir des signes oraux ou écrits.

L'acte de la communication verbale suppose aussi une certaine forme ou une certaine manière par laquelle les interlocuteurs entrent en relation l'un avec l'autre. Ainsi, il n'y a pas de communication possible sans que nous supposions un contact entre les interlocuteurs, contact visant à établir, maintenir ou interrompre la communication. Il va sans dire que la manière d'établir le contact aura une importance primordiale quant à la poursuite de la communication engagée (1). Enfin, pour que le destinataire et le destinataire puissent communiquer entre eux, il faut supposer qu'ils utilisent un code commun, connu par eux. C'est pourquoi le destinataire (encodeur) et le destinataire (décodeur) doivent régulièrement vérifier s'ils entendent la même chose sous les signes linguistiques utilisés lors de leur entretien.

Notre propos est à présent de chercher quelles sont les caractéristiques des facteurs constitutifs (et de leurs fonctions linguistiques correspondantes) présents dans l'acte

(1) Nous verrons dans les pages qui vont suivre comment Freud a su, grâce à l'aide indirecte de ses patients, modifier sa manière d'entrer en contact avec eux. De fait, les deux manières adoptées par Freud correspondent aux périodes que nous avons appelées pré-analytique et analytique.

communicatif que constitue la méthode cathartique, première tentative de Freud pour établir le contact avec ses patients. C'est pourquoi nous limiterons ce premier chapitre à l'étude des textes freudiens qui ont un rapport direct avec cette première méthode qui demeure, dans l'histoire de la psychanalyse, la première étape vers l'instauration d'un véritable dialogue. Nous verrons comment ces facteurs et ces fonctions interviennent dans l'utilisation de cette méthode afin de bien faire ressortir d'abord les éléments qui nous permettent d'envisager la méthode cathartique comme le prélude du dialogue analytique; ensuite, nous ferons ressortir les éléments qui, selon Freud, doivent être considérés comme nuisant à l'instauration d'un dialogue efficace sur le plan thérapeutique.

Le premier procédé qu'utilisa Freud pour établir le contact avec ses patients fut celui de la méthode *cathartique*, laquelle exigeait l'utilisation de la technique de l'hypnose. Freud suivait ainsi l'enseignement de son maître et ami Josef Breuer. La découverte de celui-ci

"(...) repose sur ce fait fondamental que les symptômes des hystériques se rattachent à des scènes de leur vie (traumatismes) qui, après les avoir impressionnés, sont tombées dans l'oubli; et [elle] comporte un traitement en rapport avec cette constatation et qui consiste à évoquer, sous l'hypnose, le souvenir de ces scènes et à en provoquer la reproduction (catharsis)"(1).

(1) *Contribution*, p. 71.

Le traitement exigeait du médecin de plonger le malade dans une hypnose profonde "puisque seuls les états hypnotiques [permettaient au malade] de se rappeler les événements pathogènes qui lui échappaient à l'état normal" (1). Ce traitement artificiel -- dans la mesure où l'utilisation de l'hypnose était requise comme instrument permettant d'établir le contact -- avait pour but thérapeutique de ramener dans le droit chemin la charge émotive (affect) engagée et coincée dans de fausses voies. La méthode avait des propriétés purgatives en permettant d'abord le souvenir des scènes traumatiques qui constituent ce dont le patient devait parler -- c'est-à-dire ce qui constitue le *contexte* de la cure. Cette méthode permettait en outre la reproduction des scènes traumatiques refoulées et oubliées dont la reconnaissance consciente pouvait apporter la guérison complète.

Freud avait remarqué en effet qu'au cours de ses absences hystériques, le malade murmurait des mots qui semblaient avoir un rapport avec des préoccupations intimes. Après avoir mis le malade dans une sorte d'hypnose, il lui répétait ces paroles mot à mot, espérant ainsi de cette manière déclencher les pensées qui semblaient se rapporter à ses préoccupations profondes. Après une séance Freud nota ceci:

"La malade tomba dans le piège et se mit à raconter l'histoire dont les mots murmurés pendant ses états d'absence avaient

(1) *Cinq leçons*, p. 23.

trahi l'existence. C'étaient des fantaisies d'une profonde tristesse, souvent même d'une certaine beauté -- nous dirons des rêveries -- qui avaient pour thème une jeune fille au chevet de son père malade. Après avoir exprimé un certain nombre de ces fantaisies, elle se trouvait délivrée et ramenée à une vie psychique normale" (1).

Cet état de rêverie semblait être un retour à de vieux souvenirs. A l'aide des mots proférés lors de la cure, le médecin parvenait à engager, sous l'hypnose, la malade vers les souvenirs refoulés et oubliés qui devaient revenir à la conscience pour assurer la guérison complète.

Dans les *Etudes sur l'hystérie*, Freud voit ce processus thérapeutique comme un processus de liquidation, d'expulsion, d'abréaction et de décharge. La méthode cathartique en effet

"(...) supprime les effets de la représentation qui n'a pas été primitivement abréagiée, en permettant à l'affect étouffé provoqué par celle-ci de se déverser verbalement; [elle] amène cette représentation à se modifier par voie associative en l'attirant dans le conscient normal (sous hypnose légère) ou en la supprimant par suggestion médicale, de la même façon que, dans le somnambulisme, on supprime l'amnésie" (2).

Dans le cadre de la méthode cathartique, le rôle du langage nous apparaît évident. S'il n'y a pas de liquidation ou d'abréaction par un acte quelconque (pleurs, gestes, larmes, etc.) pouvant liquider l'affect coïncé, la guérison n'est

(1) *Ibid.*, p. 11.

(2) *Etudes*, pp.13-14.

pas possible puisque le souvenir du traumatisme ou de l'événement refoulé garde toute sa valeur affective. Le langage peut alors se substituer aux formes plus concrètes de décharge. En d'autres termes, si la décharge ne se produit pas en actes, le langage intervient comme psychothérapie et un équivalent de la décharge par l'acte peut se produire:

"(...) l'être humain trouve dans le langage un équivalent de l'acte, équivalent grâce auquel l'affect peut être "abréagi" à peu près de la même façon" (1).

Mais le langage ne se limite pas uniquement à être l'équivalent de l'acte, il peut aussi, selon Freud, constituer un acte lui-même car, dans certains cas,

"ce sont les paroles elles-mêmes qui constituent le réflexe adéquat, par exemple les plaintes, la révélation d'un secret pesant (confession)" (2).

Quelle est donc la nature du langage ou du code pour qu'il puisse devenir non seulement un substitut de l'acte mais un acte lui-même? En d'autres termes, d'où vient le pouvoir libérateur du langage de sorte qu'il puisse devenir, dans le cadre de la méthode cathartique, le "réflexe adéquat" permettant de liquider ou d'expulser l'affect ou la charge émotionnelle

(1) *Ibid.*, pp. 5-6.

(2) *Ibid.*, pp. 5-6.

dont le patient doit se débarrasser pour espérer une guérison psychique totale? En répondant à cette question de façon satisfaisante, nous aurons de ce fait montré les caractéristiques du *code* utilisé lors de la cure cathartique. En outre, nous aurons déterminé si dans cette méthode il est légitime de penser que le langage possède une fonction métalinguistique dans la mesure où les interlocuteurs (le patient et le médecin) s'interrogent sur la signification des mots utilisés lors de leur entretien.

Selon Freud, le langage devient acte ou expression lorsqu'il est associé à l'émotion:

"A notre très grande surprise, nous découvrons (...) que chacun des symptômes hystériques disparaissait immédiatement et sans retour quand on réussissait à mettre en pleine lumière le souvenir de l'incident déclenchant, à éveiller l'affect lié à ce dernier et quand, ensuite, le malade décrivait ce qui lui était arrivé de façon fort détaillée et en donnant à son émotion une expression verbale" (1).

Nous verrons plus loin que Freud a remis en cause le fait que les symptômes hystériques disparaissaient sans retour. Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement, c'est de voir quelle était la conception de Freud vis-à-vis du langage comme code ou instrument utilisé dans le cadre de la méthode cathartique.

(1) *Ibid.*, p. 4.

Dans cette perspective, le langage n'est pas envisagé comme l'instrument de la pensée (1), c'est-à-dire comme instrument de *signifiante* dans la mesure où il doit signifier quelque chose que la pensée se représente. En d'autres termes, il ne s'agit pas ici de considérer le langage comme ce qui constitue le domaine de la *langue* -- entité abstraite échue au domaine de la représentation mentale. Il s'agit plutôt de considérer le langage dans ce qui est momentanément exprimé dans le *discours* et confiné dans le domaine de l'*expression verbale* (2). Nous pouvons envisager cette fonction du langage qui se rapporte spécifiquement au niveau de l'expression ou du langage effectif. C'est dans ce sens que nous devons comprendre la fonction du langage dans le cadre de la méthode cathartique et comprendre aussi sa nature. Le discours est ce qui permet d'exprimer concrètement ou physiquement (par le son que nous proférons ou par le mot que nous écrivons) la charge émotive du locuteur dont les mots sont empreints. Ce langage est celui qui est dévolu à la communication d'au moins deux personnes mais il est cependant virtuellement contenu dans la langue ou le système abstrait qui apporte la matière du dialogue. Sans cette langue, pas de dialogue possible, tout juste des improvisations qui ressembleraient à un dialogue de sourds. Si le discours (ou langage-expression) est fait pour le dialogue, il est toutefois tributaire de la langue (ou

(1) Cet aspect du langage sera étudié par Freud dans la perspective d'une théorie de la connaissance, perspective qui dépasse de loin le sujet de notre recherche.

(2) Voir Appendice B, page 134.

langage-représentation) qui lui apporte la matière sur laquelle il pourra opérer.

Où donc situer l'émotion au sein de l'acte de communication verbale institué dans la cure cathartique? Est-ce qu'elle fait partie intégrante de ce processus linguistique (1) ou est-elle un élément n'intervenant qu'accidentellement? Prenant apparemment partie pour la dépendance du symptôme au langage, Freud tente dans les *Etudes sur l'hystérie* de ramener l'émotion à la même source que le langage.

"En prenant ces locutions, dit Freud en parlant de l'hystérique, "coup au coeur" ou "coup au visage" dans leur sens littéral à l'occasion d'une offense, en les ressentant comme un fait réel, elle n'en fait pas un mésusage spirituel, mais ne ranime que les impressions auxquelles la locution verbale doit sa justification (...). N'est-il pas vraisemblable que l'expression "avaler quelque chose", utilisée pour parler d'une offense subie à laquelle on n'a pas répondu, émane vraiment de sensations d'innervation apparaissant dans la gorge lorsque l'offensé s'est interdit de répondre et de réagir? Toutes ces innervations, toutes ces sensations font partie de "l'expression des mouvements émotionnels" comme l'a enseigné Darwin. Consistant primitivement en actes adéquats, bien motivés, ces mouvements, à notre époque, se trouvent généralement si affaiblis que leur expression verbale nous apparaît comme une traduction imagée, mais il semble probable que tout cela a eu jadis un sens littéral. L'hystérique a donc raison de redonner à ses innervations les plus fortes leur sens verbal primitif. Peut-être même a-t-on tort de dire qu'elle crée de pareilles sensations par symbolisation; peut-être n'a-t-elle nullement pris le lan-

(1) Selon Jakobson, l'émotion ou plutôt la fonction "émotive" fait partie intégrante de l'acte communicatif dans la mesure où elle permet de focaliser l'attention sur l'attitude émotive du locuteur au moment où il parle.

gage usuel comme modèle, mais a-t-elle puisé à la même source que lui" (1).

Ce texte nous inviterait à penser que le langage de l'hystérique, loin de se conformer au langage tel que nous le connaissons et qui est parvenu à un très haut degré d'abstraction, prendrait comme modèle la forme du langage qui fut aux origines lié de façon certaine à l'émotion. Ainsi l'hystérique, loin d'exprimer ses sensations réelles par l'intermédiaire du langage-représentation, exprimerait celles-ci par l'intermédiaire du langage-expression, redonnant alors à l'émotion sa justification originelle. En d'autres termes, si le patient peut faire passer ses impressions émotives par le langage-expression, c'est que tous les deux, langage et émotion, doivent avoir une origine commune qui semblerait les unir primitivement. Or il semblerait aussi que le sentiment de cette origine commune soit disparu dans l'esprit des sujets parlants. Mais peut-on retrouver dans l'histoire du langage une telle origine qui appartiendrait à la fois au langage et à l'émotion? Ou pour poser la question différemment, pouvons-nous interroger la linguistique historique (ou diachronique) pour retrouver un stade où langage et émotion plongeraient leurs racines dans un seul et même fonds?

(1) *Etudes*, pp. 144-145.

Il faut d'abord poser comme principe premier que l'histoire du langage est résumée de façon certaine dans le rapport qui lie étroitement la langue et le discours (1). En effet, le langage ne fut pas à l'origine un langage-représentation; à l'origine la langue n'existait pas comme point de départ de l'entier de l'acte de langage. Même si cet entier est aujourd'hui composé de langue et de discours, le langage n'était primitivement que du langage-expression. D'ailleurs cet état de fait est manifeste lorsque nous observons son évolution chez l'enfant. Celui-ci n'a pas la possession pleine et entière du langage-représentation (ou langue) dès le départ; il doit refaire, ou mieux, redécouvrir ce que fut le langage à ses origines: essais et tâtonnements.

Le premier stade du langage fut celui où l'expression prenait l'entier de l'acte de langage (2). C'est dans ce sens que Freud a raison lorsqu'il dit que les paroles de ses patients constituent le "réflexe adéquat" ou l'acte permettant la décharge et la liquidation de la charge émotive et non pas seulement un substitut de cette décharge. L'hystérique participerait donc à la redécouverte du langage -- tout comme l'enfant -- ou plutôt du langage-expression, c'est-à-dire de cette forme de langage où est absente toute forme d'abstraction et où

(1) Notes de cours du séminaire de M. Roch Valin sur la psychomécanique du langage, Université Laval, hiver 1972.

(2) Voir Appendice C, page 137.

le langage ne constitue qu'un acte concret. En d'autres termes, le langage de l'hystérique est un langage dont la visée ultime est la satisfaction de désirs et de préoccupations émotifs. C'est pourquoi l'hystérique redécouvrira les sources du langage qui n'étaient au commencement qu'un acte émotif, un acte que le monde des émotions était en droit d'attendre pour une pleine satisfaction, et non pas un acte intellectuel faisant découvrir tous les secrets de la pensée élaborée. Ainsi cela nous porterait à croire que la méthode cathartique n'est pas un simple artifice thérapeutique, comme l'a souligné Monique Schneider (1), mais au contraire assurerait la redécouverte des origines communes au langage et à l'émotion.

Mais il semble qu'un tel rapprochement entre l'émotion (*affect*) et le langage (*mot*) entrepris par Freud vienne à l'encontre du principe de l'arbitraire du signe tel qu'enseigné depuis Ferdinand de Saussure. En effet, il existe, selon Saussure, un lien arbitraire, non nécessaire, entre le signifiant et le signifié. L'une des propriétés du signifié (concept) est son caractère arbitraire par rapport au signifiant -- nous utiliserons le mot *signifiant* au sens où l'entend Gustave Guillaume, c'est-à-dire au sens de *mot* proprement dit. Le signifié est indifférent à la diversité des langues et à la diversité des sujets parlants. Nous pouvons également étendre

(1) M. Schneider, *Affect et langage chez Freud*, dans *Topique*, 11-12, Paris, P.U.F. octobre 1973, p. 104.

ce principe et affirmer qu'il existe un lien non nécessaire entre la chose dont on parle et le mot qui permet d'exprimer le concept de cette chose. Pour bien fixer les idées, faisons le schéma suivant:

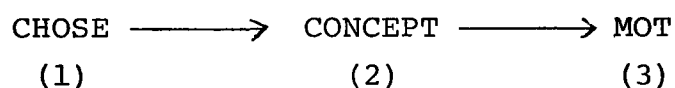


Figure 3

Le rôle du mot est d'exprimer un concept, lequel sert lui-même à représenter une chose ou quelque chose. Ainsi le concept et la chose déterminent entre eux une relation complexe où chacun de ses termes ou éléments occupe une position particulière (figure 3: de 1 à 2, de 2 à 3). Nous constatons alors que le mot entre *directement* en relation avec le concept mais *indirectement* avec la chose dont on parle puisqu'il exprime non pas une chose mais un concept qui représente celle-ci. L'on peut entrevoir ainsi le rôle du mot, ou mieux, le double rôle du mot, qui est celui de *signifier* et d'*exprimer* quelque chose logé dans le domaine de la connaissance. Nous pouvons compléter la figure 3 de la manière suivante:

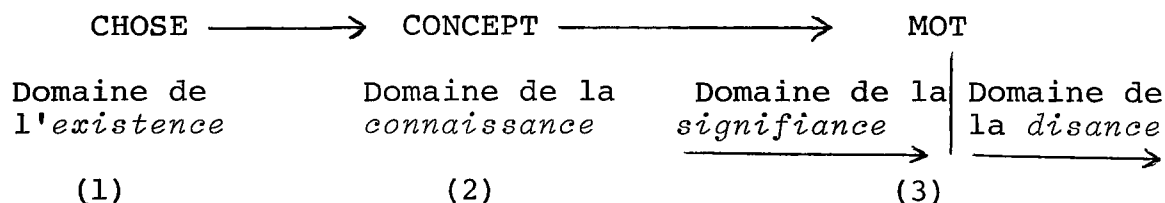


Figure 4

Or s'il n'existe pas de lien nécessaire entre la chose dont on parle et le mot qui sert à exprimer son concept, comment peut-on affirmer avec Freud que les propos du patient sont en rapport *direct* avec le complexe recherché -- la chose dont parlerait le malade?

"D'ailleurs les propos que [la malade] me tient, pendant que je la masse, ne sont pas (...) aussi inintentionnels que leur apparence le ferait supposer; ils reproduisent plutôt assez fidèlement les souvenirs et les impressions nouvelles qui ont agi sur elle depuis notre dernier entretien et émanent, souvent d'une façon tout à fait inattendue, de réminiscences pathogènes dont elle se décharge spontanément par la parole" (1).

Ce que nous devons comprendre ici, c'est que les paroles ne sont pas en rapport direct avec le facteur pathogène recherché mais avec son souvenir ou son image. C'est pourquoi la figure 3 devrait être modifiée de la manière suivante:

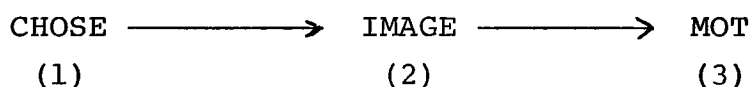


Figure 5

La contradiction de mettre en rapport deux choses qui ne sont pas sur le même plan -- la chose dont on parle et le mot -- n'est qu'apparente puisque cette chose et ce mot n'ont

(1) *Etudes*, p. 42.

qu'un rapport indirect grâce à l'intermédiaire de l'image ou du souvenir du facteur pathogène. C'est pourquoi Freud conclut:

"L'originalité de ce cas ne tient qu'à l'apparition de mots importants isolés dont nous devons ensuite faire des phrases, car le manque apparent de rapports et de liens affecte toutes les idées, toutes les scènes généralement évoquées par la pression [technique que Freud employait pour permettre au patient de se concentrer], de la même façon qu'il affectait les mots lancés comme des oracles. Par la suite, on est toujours en mesure d'établir que les réminiscences en apparence décousues se trouvent étroitement liées par des connexions d'idées et qu'elle mènent tout à fait directement au facteur pathogène recherché" (1).

Il est maintenant à propos de résumer les principales caractéristiques des facteurs constitutifs de l'acte de communication verbale particulier instauré dans la cure cathartique et de tirer les conclusions sur la nature de cette forme de communication en ce qui concerne la démarche freudienne en vue d'instaurer le dialogue avec ses patients.

Le rapport établi entre le patient (destinateur) et le médecin (destinataire) n'a pas apporté tous les résultats attendus par Freud. La technique de l'hypnose qu'il utilisa pour entrer en contact avec ses patients s'avéra parfois néfaste aussi bien pour établir que pour maintenir le contact. D'abord

(1) *Ibid.*, p. 223.

le premier inconvénient observé fut le fait qu'il n'était pas possible de mettre tous les patients en état d'hypnose. Freud constata en effet que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait mettre sous hypnose qu'une faible partie de ses patients. Il décida d'abandonner ce procédé et pensa opérer en laissant ses patients dans leur état conscient normal. Dans les *Etudes sur l'hystérie* Freud observa que

"même si le malade se débarrasse de son symptôme hystérique en reproduisant les impressions pathogènes motivantes et en les révélant avec émotion, (...) il n'en demeure pas moins vrai que la *tâche curative consiste justement à l'y inciter*. Une fois cette tâche accomplie, le médecin n'a plus rien à corriger ou à supprimer" (1).

La manière utilisée par le médecin afin d'établir le contact avec ses patients est primordiale pour garantir que ceux-ci puissent révéler à leur médecin tout ce qui est susceptible de les aider à parvenir à une guérison complète. C'est pourquoi Freud dut adopter une autre méthode lui permettant alors de concentrer son attention sur l'attitude émotive du patient, en incitant celui-ci à dire tout ce qui lui venait à l'esprit de façon libre et en l'écoutant attentivement et sans intervention arbitraire. De cette manière, on apporte la garantie formelle que le destinataire demeure le pivot central autour duquel gravite le dialogue.

(1) *Ibid.*, p. 229.

Le patient, qui joue en quelque sorte le rôle du destinataire, s'attend à exprimer une certaine attitude émotive à l'égard de ce dont il veut parler. Dans le contexte de la méthode cathartique, le but qu'il est en droit de viser -- celui de livrer un message se rapportant à l'état d'âme qu'il ressent lorsqu'il parle -- semble n'être pas complètement atteint pour diverses raisons. Son attitude envers le médecin semble subordonnée à celle de ce dernier. En effet, le patient doit obligatoirement se plier aux directives autoritaires du médecin qui, pour établir le contact, utilise un moyen, un artifice: l'hypnose. Le patient ne semble donc pas celui qui, dans un processus de communication véritable, est l'instigateur de ce processus, c'est-à-dire celui qui doit être la force motrice puisque c'est de lui dont il s'agit lorsqu'une cure est envisagée.

Le processus de communication engagé par l'intermédiaire de la technique de l'hypnose rend donc la communication inefficace. L'introduction de cet artifice rend impossible l'activité effective du malade. Loin de permettre au malade d'être le pivot du procès linguistique, la méthode cathartique et la technique de l'hypnose qui lui est rattachée confinent le patient dans un état de passivité et de soumission à l'égard du médecin. Ainsi le comportement du patient est entravé soit par la nature même du procédé utilisé pour établir le contact, soit par l'attitude du médecin, laquelle découle de la technique qui est utilisée lors de l'entretien.

Selon Freud, l'un des inconvénients de la méthode cathartique était de négliger d'approfondir l'histoire psychique de l'apparition du symptôme. Dans le cas Emmy von N. par exemple, Freud nota qu'en opérant par suggestion autoritaire la malade montrait manifestement un air mécontent et que, soumise à l'autorité du médecin, elle ne faisait que s'accrocher davantage à sa maladie en feignant, volontairement ou non, de ne pouvoir continuer à raconter son histoire. Ce n'est qu'après l'avoir invitée à raconter son histoire sans intervenir arbitrairement que Freud observa chez la malade la disparition soudaine de sa mauvaise humeur. C'est pourquoi Freud devait écrire plus tard "que la relation affective personnelle était plus puissante que tout travail cathartique" (1).

C'est à partir de la découverte de l'importance de cette relation affective personnelle que Freud décida de laisser les patients dire tout ce qui leur passait par la tête en évitant le risque "de bloquer certaines choses que l'on aura ensuite beaucoup de mal à libérer" (2). Freud abandonna alors la technique de l'hypnose et c'est pourquoi la naissance de la psychanalyse, selon les termes mêmes de Freud, date précisément du jour de l'abandon de ce procédé (3).

Un des inconvénients de la méthode cathartique qui

(1) *Ma vie*, p. 35.

(2) *Etudes*, p. 236.

(3) *Contribution*, p. 81.

incita Freud à adopter une autre attitude envers ses patients apparut sous la forme d'une résistance du patient, c'est-à-dire sous la forme "d'une force psychique, une aversion du moi, qui avait primitivement provoqué le rejet de l'idée pathogène lors des associations et qui s'opposait au retour de celle-ci dans le souvenir" (1). Freud dut ainsi constater qu'il était impossible pour le patient de prendre conscience de cette force qui fait que le malade s'accroche à sa maladie (2).

Le message véhiculé lors de la cure cathartique ne semble pas répondre à la fonction du langage qui vise à influencer l'auditeur (c'est-à-dire le médecin), à tenter de modifier son comportement. Le patient agit sous l'influence de l'hypnose et il n'a aucun moyen conscient d'agir sur le comportement de celui qui agit comme médecin. Cependant le facteur *contexte*, dans cette période que nous avons appelée le dialogue pré-analytique, répond bien au but visé qui est d'orienter l'attention sur ce qu'on dit. Nous avons pu également constater que le *contexte* et le *code* ont un rapport étroit qui les lie intimement. En effet, le code (langage) compris dans le cadre de la méthode cathartique devient non seulement un substitut aux actes concrets (gestes, larmes, pleurs, etc.) en vue de permettre la décharge et la liquidation de l'affect -- l'affect est ce que nous avons appelé le *contexte* de l'acte commu-

(1) *Etudes*, p. 217.

(2) *Technique*, p. 14.

nicatif instauré par l'entretien cathartique -- mais il est lui-même l'acte ou le réflexe adéquat pour cette décharge et cette liquidation. Ainsi le langage ou le code n'a pas seulement un pouvoir de représenter un concept, c'est-à-dire un pouvoir d'abstraction, il peut également exprimer les états d'âme de par sa nature expressive.

En outre, si le langage a un tel pouvoir thérapeutique à l'égard des éléments émotifs, c'est parce qu'il participe au même mouvement dans lequel l'émotion opère en vue de passer à l'état conscient. En d'autres termes, si le langage est *acte* et non pas seulement un instrument de représentation intellectuelle, c'est parce que l'émotion fait partie intégrante du langage dans la mesure où elle permet de focaliser l'attention sur l'attitude émotive du sujet parlant, le patient. Emotion (contexte) et langage (code) seraient donc inséparables et c'est ce que les langues plus anciennes nous révèlent.

Il ne nous apparaît pas clairement établi que le langage possède, dans le cadre de la méthode cathartique, une fonction métalinguistique de sorte que les deux interlocuteurs puissent vérifier si, dans la langue de communication commune, ils donnent la même signification aux signes linguistiques utilisés. La raison est que le patient n'est pas en mesure d'engager véritablement une discussion sur le sens des mots qu'il utilise lors de la cure puisqu'il est en état d'hypnose. De même, il ne nous est pas apparu évident que la fonction

poétique soit présente dans la cure cathartique. En effet, rien ne nous permet d'affirmer qu'il existe une quelconque possibilité d'étudier l'arrangement des signes dans l'entretien pré-analytique.

Le dialogue pré-analytique est à prédominance référentielle car ce qui nous a été possible de déterminer, c'est le référent ou la chose dont il est question: le facteur pathogène refoulé. Même si les facteurs destinataire (patient) et destinataire (médecin) sont présents dans cette forme de communication, nous ne pouvons pas affirmer qu'ils ont une importance au point d'accorder un rôle réelle aux fonctions "émotive" et "conative". La même remarque s'applique à la fonction "phatique". En effet, rien dans l'entretien pré-analytique ne nous laisse croire que le contact entre le patient et le médecin soit établi et maintenu de façon efficace. Bien au contraire, Freud lui-même délaissa la méthode cathartique précisément parce qu'elle ne pouvait pas garantir un contact continu, voire même assurer que le contact soit établi. Tous ces faits sont autant de raisons pour lesquelles Freud abandonna la méthode cathartique pour une autre dont l'étude fera l'objet du prochain chapitre.

CHAPITRE II

LE DIALOGUE ANALYTIQUE

But du deuxième chapitre: étude des facteurs linguistiques impliqués dans le dialogue analytique (p. 38). Contenu du deuxième chapitre: A) Etude du facteur *contact*: le mode de l'association libre (p. 39); la résistance comme élément négatif de la communication psychanalytique (p. 43); la résistance comme élément positif de la communication psychanalytique (p. 46). B) Etude des facteurs *destinateur* et *destinataire*: l'attitude de l'analysé dans le transfert (p. 47); l'attitude de l'analyste durant la cure psychanalytique (p. 50). C) Etude des facteurs *message* et *contexte* (p. 57). D) Etude du facteur *code*: le langage onirique (p. 58); les actes manqués: *lapsus linguae*, *oublis de noms*, *fausses lectures* et *fausses auditions* (p. 74). Conclusion du deuxième chapitre (p. 83).

Freud écrit lui-même que "l'histoire de la psychanalyse proprement dite date du jour de l'introduction de l'innovation technique qui consiste dans l'abandon de l'hypnose" (1). L'évolution de la pensée et de la thérapeutique freudiennes s'inscrit

(1) *Contribution*, p.81.

en effet entre les deux moments caractérisés par la méthode cathartique (et l'utilisation de la technique de l'hypnose) et par l'abandon de cette méthode au profit de l'utilisation du mode de l'association libre. Dans le premier chapitre, nous avons pu examiner les principales caractéristiques des facteurs constitutifs de l'acte de communication verbale impliqués dans la méthode cathartique, laquelle caractérise ce que nous avons convenu d'appeler la période pré-analytique.

Le but de ce deuxième chapitre est d'étudier les caractéristiques de ces facteurs dans le cadre de la méthode analytique. L'utilisation de cette méthode apparaît comme la seconde tentative freudienne d'entrer en contact avec ses patients ou, si l'on préfère, demeure la phase dans laquelle Freud jeta les derniers éléments de base afin d'établir et, surtout, de maintenir le dialogue avec ses patients. A nos yeux, le dialogue analytique représente la phase la plus complète en ce qui concerne l'établissement d'une communication véritablement efficace. Plus spécifiquement, le dialogue analytique constitue un dépassement vis-à-vis de celui institué dans le cadre de la méthode cathartique.

Pour atteindre notre but, nous étudierons d'abord les caractéristiques des facteurs *contact*, *message* et *contexte* pour nous attarder ensuite à l'étude des facteurs *destinateur* et *destinataire*; enfin nous chercherons quelle est la nature du facteur *code*, principalement à la lumière de l'interprétation des rêves et de certains actes manqués.

Freud abandonna la méthode cathartique en laissant le patient dire tout ce qui lui venait à l'esprit et vit ainsi se produire une foule d'idées et d'associations d'idées (1). Avec l'apparition de ces associations, Freud remarqua que l'origine du symptôme recherché devenait graduellement claire. Mais pour parvenir au symptôme dont la découverte permettrait de discerner le complexe refoulé (c'est-à-dire un groupe d'éléments représentatifs liés ensemble et chargés d'affect), le patient devait donner un nombre suffisant d'associations. Le malade fut donc invité à parler comme bon lui semblait

"conformément à notre hypothèse d'après laquelle rien ne peut lui venir à l'esprit qui ne dépende indirectement du complexe recherché" (2).

Freud invita ses patients à dire tout ce qui leur venait à l'esprit sur la pensée qui les préoccupait, non plus pour en rêver mais pour en scruter toutes les faces. "Il s'agissait d'apprendre du malade quelque chose qu'on ne savait pas et que lui-même ignorait" (3). Le malade fut invité à révéler, comme dans une discussion à bâtons rompus, toutes les idées et toutes les images, transposant ainsi "la vision en mots" (4). Le patient ne devait manifester aucune réserve,

(1) *Interprétation*, p. 14.

(2) *Cinq leçons*, p. 34.

(3) *Ibid.*, p. 23.

(4) *Etudes*, p. 227.

aucune critique même si les idées qu'il émettait lui semblaient désagréables, sans rapport avec ce qui était recherché ou simplement saugrenues.

Au lieu de presser le malade à parler de quelque chose rattaché à un thème déterminé comme dans la méthode cathartique, Freud l'incitait au contraire à donner libre cours à ses pensées, c'est-à-dire à communiquer tout ce qui lui venait à l'esprit en évitant de prendre comme référence une idée consciente quelconque. Cette nouvelle forme de contact était cependant assujettie à cette condition: le malade ne devait rien cacher même si certaines pensées lui paraissaient méprisables, insignifiantes, voire absurdes. Ainsi, c'est en permettant au patient de révéler tout ce qui lui venait spontanément à l'esprit et de parler librement que Freud établit une nouvelle forme de contact pouvant assurer un meilleur dialogue. Dans cette nouvelle forme de communication, tout devait permettre au patient de s'exprimer sans contrainte, ce qui ne pouvait se produire dans la méthode cathartique où le patient devait se soumettre entièrement à l'autorité du médecin et où la communication passait à travers un artifice: l'hypnose.

L'instauration du dialogue était, dans la perspective de la cure analytique, conditionnée par une sorte de pacte entre le patient et le médecin.

"Voici (...) notre pacte avec les névrosés: sincérité totale contre discrétion absolue (...). Nous ne demandons pas seulement au patient de dire ce qu'il sait, ce qu'il dis-

simule à autrui, mais aussi *ce qu'il ne sait pas*" (1).

Comment s'opère alors le dialogue selon un tel pacte? En d'autres termes, comment le contact devient-il effectif de sorte que le patient -- destinataire -- et le médecin -- destinataire -- puissent parvenir à établir et maintenir un contact prolongé et efficace?

"Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci: ils *causent*. L'analyste n'emploie pas d'instrument (...) et il n'ordonne pas de médicaments (...). L'analyste fait venir le malade à une certaine heure de la journée, *le laisse parler, l'écoute, puis, lui parle et le malade lui parle à son tour*" (2).

Ainsi s'instaure rien de moins qu'un véritable dialogue où le patient, qui n'est soumis à aucune contrainte et à aucun artifice, est invité à communiquer son émotion au médecin qui doit adopter une attitude d'écoute et qui devient à son tour quelqu'un qui va poursuivre la conversation axée essentiellement sur ce que le patient révèle de ses états d'âme. Le patient est le pivot central de toute la communication engagée et l'analyste, qui capte le message venant du patient, n'est là que pour l'écouter attentivement afin d'apporter ses interprétations basées sur les propos de son patient et sur son

(1) *Abrégé*, p. 41.

(2) *Psych. et médecine*, p. 100 (les italiques sont de nous).

expérience acquise par d'autres analyses. C'est pourquoi, si le patient accepte de se confier en toute franchise à son médecin, il doit également accepter de faire confiance à l'analyste qui, par expérience, a appris à connaître le matériel livré par l'inconscient. Dans cette nouvelle forme de communication, Freud ne cherche pas à influencer ses malades d'aucune manière. D'ailleurs la position physique que le patient et le médecin occupent -- le patient est étendu sur un divan et le psychanalyste est assis derrière lui -- évite tout regard et attouchement, ce qui empêche par le fait même tout rappel à l'hypnose.

Le principal avantage de cette nouvelle forme de contact entre le patient et le médecin est d'éviter toute contrainte au malade, ce qui permet un dialogue franc et loyal. La méthode de l'association libre, débarrassée de tout artifice pouvant gêner les interlocuteurs, a cet avantage qu'en l'employant "on se rapporte, selon Freud, essentiellement au patient pour déterminer la marche de l'analyse" (1). Cette méthode évite donc de se fier uniquement à l'efficacité de la technique de l'hypnose qui, nous l'avons déjà constaté, s'avère très limitée. En évitant tout artifice gênant, on évite non seulement d'être à la merci de son emploi plus ou moins efficace, mais aussi on permet au patient de demeurer la visée ultime de la relation interpersonnelle créée dans l'acte de

(1) *Ma vie*, p. 52.

communication verbale institué dans la cure analytique.

Il est à présent à propos de se demander dans quelle mesure le mode de l'association libre représente une forme de contact supérieure ou plus efficace que celle employée dans la méthode cathartique à laquelle est rattachée l'utilisation de la technique de l'hypnose. En d'autres termes, nous voudrions découvrir comment l'instauration du dialogue analytique par l'intermédiaire du mode de l'association libre représente un pas en avant, par rapport au dialogue pré-analytique, vers un véritable dialogue où le contact entre le patient et le médecin est non seulement établi mais aussi maintenu jusqu'à la guérison complète du malade.

Malgré le pacte conclu entre le patient et le médecin qui exige du premier une confiance et une sincérité absolues, il semble que la communication instituée dans la cure analytique soit néanmoins troublée, ce qui laisserait supposer à première vue que le mode de l'association libre ne serait pas plus efficace que la méthode cathartique et l'utilisation de l'hypnose. Freud découvrit, même si le patient se propose de révéler en toute franchise et en toute honnêteté ce qui lui vient à l'esprit, une résistance de la part du patient, laquelle devait toujours être en rapport avec l'idée morbide (ou le complexe) recherchée. Cette résistance permit alors à Freud de constater que l'association libre n'était pas absolument libre et qu'elle était déterminée de façon certaine par cette idée morbide. Cette résistance qui empêche la poursuite du dialogue se mani-

feste selon deux ordres différents. Il y a d'abord la résistance qui demeure connue lors de la conclusion du pacte: c'est celle qui apparaît sous les objections critiques du patient et si ces objections sont surmontées, la résistance laissera ensuite apparaître quelque chose se rapprochant du refoulé, c'est-à-dire une sorte de substitut qui sera proportionnel à la force plus ou moins grande de la résistance. Celle-ci joue dès que le patient se met à dire tout ce qui lui vient à l'esprit; mais dès la première idée venue, il proteste en disant qu'il ne peut porter son attention sur cette idée, prétextant alors une lacune de mémoire. Devant une telle attitude du patient, le médecin doit constamment encourager et rassurer celui-ci.

Les associations libres, c'est-à-dire les idées involontaires généralement refoulées, devaient procurer à Freud un matériel approprié pour atteindre la vie psychique inconsciente. Or au début et au cours de l'entretien psychanalytique, les propos du patient laissent apparaître certaines lacunes de mémoire: oubli de certains faits réels, confusion ou absence de l'ordre chronologique; le rapport de cause à effet reste également vague ou complètement brouillé. Lorsque l'analyste demande au patient de combler ces lacunes de mémoire, celui-ci emploie toutes les objections critiques nécessaires afin de repousser les idées involontaires. Ces observations de Freud lui permirent de conclure que "les amnésies résultent d'un processus [qu'il] a appelé *refoulement* et dont il attribue la

cause à des sentiments de déplaisir" (1).

La résistance représente donc un élément négatif dans le mode de l'association libre dans la mesure où elle interrompt, voire même empêche l'instauration d'un dialogue franc et loyal. Pourrions-nous alors affirmer que le mode de l'association libre, en laissant apparaître cette forme de résistance, est moins efficace que la méthode cathartique et l'utilisation de la technique de l'hypnose? Non car

"ces idées spontanées que le malade repousse comme insignifiantes, s'il résiste au lieu de céder au médecin, représentent en quelque sorte, pour le psychanalyste, le minerai dont il extraira le métal précieux par de simples artifices d'interprétations" (2).

L'analyste, qui écoute attentivement les propos de son patient, découvre à côté du complexe recherché, un matériel psychique permettant de le résoudre. Car si le patient offre une certaine résistance, c'est qu'il oppose non pas des idées mais une force émotive puissante à l'intérieur de laquelle il est profondément engagé. L'effort que devait déployer Freud était proportionnel à la résistance du malade et Freud conclut qu'on n'avait plus "qu'à traduire en paroles ce qu'on avait soi-même ressenti et l'on était en possession de la théorie du *refoulement*" (3).

(1) *Technique*, p. 4.

(2) *Cinq leçons*, p. 35.

(3) *Ma vie*, p. 38.

Ainsi, loin de devenir un inconvénient cette première forme de résistance permet au contraire à l'analyste, muni d'une technique d'interprétation, de deviner par les propos du patient le refoulé caché derrière eux. La découverte du phénomène de la résistance est devenue, dans la théorie freudienne, une des pierres angulaires du traitement analytique.

"Plus considérable est la résistance, plus grande est la déformation. L'importance pour la technique analytique de ces pensées fortuites repose sur la relation avec les matériaux psychiques refoulés. En disposant d'un procédé qui permette de passer des associations au refoulé, des déformations aux matériaux déformés, on arrive, même sans le secours de l'hypnose, à rendre accessible au conscient ce qui, dans le psychisme, demeurerait inconscient" (1).

La résistance n'apparaît plus alors comme un élément négatif qui empêche ou interrompt le dialogue analytique mais comme un signe qui met l'analyste sur la voie du refoulé, à la condition toutefois qu'il puisse interpréter les déformations créées par la résistance. Une fois cette résistance surmontée à l'aide d'une technique d'interprétation, l'analyste est en mesure de passer des déformations aux matériaux déformés qui constituent le complexe recherché.

Il existe également une autre forme de résistance, non plus celle qui reste connue bien avant que le pacte soit conclu mais celle qui se manifeste lors de la cure elle-même. Cette résistance apparaît de diverses manières. D'abord on

(1) *Technique*, p. 4.

voit se produire un refoulement provoqué par la peur ressentie par le malade devant une prise de conscience trop brusque de certains éléments inconscients rattachés à l'idée morbide recherchée. Ensuite, la résistance observée lors de l'entretien entre l'analysé et le psychanalyste apparaît sous la forme d'un sentiment de culpabilité que le patient ressent à l'égard de sa maladie, d'où le besoin d'être malade ou de le devenir parce que cette maladie correspond à une auto-punition commandée par un surmoi trop sévère et trop cruel; en outre, un certain retournement de l'instinct de vie s'opère provoquant alors un désir d'auto-destruction de sorte que le malade semble avoir un besoin intense de souffrir.

Enfin, la résistance inhérente à la cure analytique peut se manifester sous la forme d'une certaine inertie psychique constatée dans le manque de mobilité de la libido qui empêche la disparition de fixations. Mais devant toutes ces formes de résistance qui empêchent la prolongation du dialogue entre l'analysé et le psychanalyste, ce dernier peut néanmoins espérer trouver un contre-poids. Ce contre-poids constitue ce que Freud a convenu d'appeler le *transfert*.

La qualité du contact établi entre l'analysé et le psychanalyste dépend en grande partie de l'attitude de l'un et de l'autre. Examinons d'abord les principales caractéristiques de l'attitude de l'analysé. Dans l'entretien analytique, la participation du patient revêt un caractère spécial et elle est toute différente de celle constatée dans la cure cathartique.

En effet, dans la cure analytique le patient ne se borne pas à une obéissance passive à l'égard du médecin et à une acceptation sans condition des interprétations de celui-ci. En d'autres termes, l'analysé ne fait pas que considérer l'analyste comme un conseiller ou un guide.

"(...)L'analysé considère l'analyste comme le retour, la réincarnation d'un personnage important de son passé infantile, et c'est pourquoi il lui voue des sentiments et manifeste des réactions certainement destinées au modèle primitif [généralement le père ou la mère]" (1).

Il se produit alors une sorte de transfert dans la mesure où le patient projette dans la personne de l'analyste les sentiments qu'il éprouvait à l'égard de ses parents. Ainsi le premier avantage du transfert dans la cure psychanalytique consiste à permettre au dialogue engagé entre l'analysé et l'analyste de se poursuivre en laissant de côté le but rationnel de souffrir qu'éprouve l'analysé; celui-ci adopte alors une attitude qui cherche à plaire à l'analyste et à obtenir son approbation et sa tendresse. Le transfert devient, selon Freud, le meilleur instrument de la cure analytique, c'est-à-dire "la véritable force de la participation du patient au travail analytique" (2). En d'autres termes, le transfert permet à l'analysé de se débarrasser de son besoin de souffrir en acceptant de

(1) *Abrégé*, p. 42.

(2) *Ibid*, p. 43.

chercher la guérison par amour pour son analyste.

Le transfert présente un autre avantage: celui de permettre une post-éducation en corrigeant certaines erreurs des parents. L'analyste doit cependant éviter de se substituer aux parents en voulant, par exemple, façonner ses patients à son image, ce qui risquerait alors de répéter la même erreur commise par les parents qui ont étouffé leurs enfants dans une dépendance malade. Dans le rôle d'éducateur qui lui échoit, l'analyste doit avoir comme première règle de respecter la personnalité de ses patients en évitant de les diriger de façon autoritaire comme ce fut le cas dans la cure cathartique. De façon générale, l'analyste doit éviter de penser pour l'analysé ou de trouver des solutions qui ne seraient pas à la portée de celui-ci.

Enfin, le transfert offre aussi l'avantage "d'inciter le malade à faire se dérouler nettement sous nos yeux un important fragment de son histoire. Tout se passe comme s'il agissait devant nous, au lieu de seulement nous renseigner" (1). Nous avons déjà mentionné qu'un des principaux inconvénients de la méthode cathartique était de ne pas véritablement accorder d'importance à l'histoire de l'apparition du symptôme (2). Le mode de l'association libre offre au contraire l'avantage de considérer l'histoire individuelle en permettant de faire

(1) *Ibid*, p. 44.

(3) Voir Chapitre I, p. 33.

participer le patient à l'entretien qui raconte librement son histoire, non pas seulement en vue de renseigner l'analyste mais aussi en vue de pouvoir revivre son passé ou un fragment de son passé au cours d'un entretien libre et sans contrainte.

Le transfert revêt cependant un caractère ambivalent car, même s'il implique des sentiments tendres et positifs, il comporte également des attitudes hostiles et négatives. En effet, le patient revit, sous le transfert, les conflits parentaux dont il a du mal à se débarrasser parce qu'ils demeurent inconscients. Il ressent une certaine frustration puisqu'il se comporte comme un enfant à qui il manque tout jugement personnel. Il prend alors l'amour qu'il porte à l'analyste comme un fait réel et non comme ce qu'il est, c'est-à-dire la reproduction de ses états émotifs infantiles. Cette attitude adoptée par l'analysé de prendre l'amour qu'il porte à son analyste pour une réalité est créée par la situation psychologique où l'analyste a placé son patient. Le malade croit que ses émois, ses désirs amoureux sont réels et il se bat pour leur sauvegarder une existence qu'il croit réelle.

Devant une telle attitude du patient, l'analyste doit par conséquent veiller à ce que ces états amoureux ou hostiles ne deviennent pas excessifs. Entre temps, l'analyste veillera également à attendre, avant de communiquer ses interprétations des faits reconstitués, que le patient soit prêt pour les saisir.

"Si nous procédons autrement, dit Freud, si

nous lui jetons par la tête, avant qu'il ait été préparé, nos interprétations, celles-ci resteraient inefficaces ou provoqueraient une violente explosion de *résistance* qui gênerait ou même compromettrait la continuation du travail" (1).

La révélation au malade de ce qu'il ignore de ses complexes, parce qu'il les a refoulés, se fait sous deux conditions: d'abord les idées refoulées doivent être rapprochées des pensées du malade, de sorte que celui-ci puisse les accepter comme siennes, ce qui permet d'éviter tout autre refoulement; ensuite, l'attachement du patient à l'analyste, c'est-à-dire le phénomène du transfert, doit être assez fort pour que ce lien empêche également un nouveau refoulement. Une fois ces deux conditions remplies, l'analyste peut, sans trop de danger, révéler au patient ses résistances intérieures. L'une des conséquences immédiates de ces deux conditions est d'assurer une action psychanalytique ou un contact thérapeutique prolongé avec le malade. C'est pourquoi "le traitement psychanalytique peut, selon Freud, *grosso modo*, être considéré comme une sorte de rééducation qui enseigne à vaincre les résistances intérieures" (2). Jeter trop brusquement à la tête du patient les secrets découverts entraînerait une inimitié du malade et empêcherait toute influence positive ultérieure.

Mais une question que nous serions en droit de nous poser est celle de savoir si le transfert -- l'attitude amoureuse

(1) *Abrégé*, pp. 46-47.

(2) *Technique*, p. 41.

ou hostile du malade à l'égard de son analyste -- est plus intense au cours de l'analyse qu'au cours de tout autre procédé. Répondre affirmativement voudrait dire que la cure analytique ne serait pas plus efficace que les autres procédés, voire même néfaste en ce qui concerne la guérison complète du malade. Selon Freud, le transfert n'est pas plus intense au cours de l'analyse qu'au cours de d'autres procédés. L'un des inconvénients majeurs serait de considérer que, même si le transfert est vu comme l'agent même de l'action thérapeutique et de la réussite de la cure analytique, il oppose néanmoins au traitement la plus forte des résistances, ce qui empêche un contact efficace et prolongé. D'où vient donc que le transfert -- c'est-à-dire le phénomène produit lorsque certains éléments du complexe refoulé sont susceptibles de se reporter sur la personne de l'analyste -- soit l'arme la plus puissante de la résistance dans la mesure où il provoque un arrêt des associations de sorte que le malade s'obstine à se défendre? Pour répondre à cette question de façon satisfaisante, il est utile de revenir sur le caractère ambivalent du transfert.

Freud distingue dans le transfert un côté positif et un côté négatif, d'où un transfert positif et un transfert négatif. Dans le transfert positif, Freud distingue deux catégories de sentiments: d'abord ceux qui sont amicaux ou tendres, capables de devenir conscients; ensuite ceux qui sont inconscients et qui ont un fondement érotique (1). L'avantage du

(1) *Ibid.*, p. 57.

transfert positif de la première catégorie est de permettre au malade de se débarrasser ou de laisser de côté son besoin rationnel de souffrir et d'adopter une attitude qui cherche à vouloir guérir par amour pour son analyste. Le transfert négatif par contre consiste en une hostilité du patient à l'égard de son médecin. Ce n'est que dans le cas d'un transfert positif composé de désirs érotiques ou d'un transfert négatif que la cure analytique est perturbée.

"(...) Le transfert sur la personne de l'analyste ne joue le rôle d'une résistance que dans la mesure où il est un transfert négatif ou bien un transfert positif composé d'éléments érotiques refoulés" (1).

Que doivent donc être les remèdes pour pallier à ces inconvénients du transfert négatif et du transfert positif composé de désirs érotiques inconscients afin de parvenir à prolonger, sinon à assurer le contact entre l'analysé et l'analyste? En d'autres termes, cela revient à nous demander quelle doit être l'attitude de l'analyste puisque c'est lui qui a plongé le patient dans cette situation psychologique. C'est donc à lui que revient le rôle de contrôler le cours normal de l'entretien tout en évitant d'adopter l'attitude prise lors de l'entretien cathartique.

Nous avons déjà dit que l'analyste doit éviter de se substituer aux parents en voulant façonner ses patients à son

(1) *Ibid.*, p. 57.

image ou en voulant penser pour eux. Devant une réaction positive ou négative, l'analyste doit rester aussi impénétrable que possible. La liquidation du transfert serait rendue plus difficile, voire impossible, si l'analyste se confiait à son patient en créant alors une atmosphère d'intimité. C'est pourquoi l'analyste doit rester impénétrable pour le patient et, "à la manière d'un miroir, ne faire que refléter ce qu'on lui montre" (1). En outre, de même que le patient doit obéir à la règle fondamentale qui consiste à dire tout ce qui lui vient à l'esprit, en éliminant toute auto-critique logique ou émotive qui le forcerait à orienter ses propos, de même l'analyste doit être capable d'interpréter ce qu'il entend afin de découvrir le message de l'inconscient sans orienter sa pensée par une auto-censure.

L'analyste doit donc être en mesure d'éviter toute résistance susceptible d'empêcher les perceptions de son propre inconscient. L'une des conditions pour que l'analyste contourne le problème causé par le transfert du patient -- et qu'il ne tombe dans le piège en succombant au désir d'y participer -- est de procéder à sa propre analyse. En procédant ainsi, il peut connaître ses propres complexes refoulés qui pourraient non seulement nuire à sa perception mais aussi à son attitude vis-à-vis de son patient. Car il risquerait, en confiant ses propres problèmes à son patient, de prendre la place de celui-

(1) *Ibid.*, 69.

ci -- lequel doit rester le pivot central autour duquel gravite toute la conversation engagée -- qui serait naturellement tenté de renverser la situation parce qu'il trouve généralement l'analyse de son médecin plus intéressante que la sienne.

L'attitude de l'analyste ne doit pas seulement consister à respecter la personnalité de son patient, ni à éviter de se substituer aux parents ou à éviter que les états amoureux ou hostiles de ses patients ne deviennent excessifs. L'analyste doit adopter une attitude d'écoute entière et dépourvue de toute arrière-pensée. C'est pourquoi Freud recommandait aux analystes d'éviter, durant l'entretien, de prendre des notes car cela pourrait les amener à privilégier un élément au détriment d'un autre. Adopter une attitude d'écoute sans se laisser tromper par le choix d'éléments de manière arbitraire, c'est répondre aussi à la règle fondamentale de la cure analytique imposée au patient. L'analyste doit donc écouter sans se demander s'il va retenir quelque chose.

"L'avantage que l'on retire de cette façon de procéder satisfait à toutes les exigences du traitement. Parmi les matériaux dont il peut disposer, le médecin va se servir des éléments susceptibles d'être associés et dont il pourra alors consciemment disposer; d'autres éléments ne faisant encore partie d'aucune connexion et qui restent chaotiques, désordonnés, surgissent sans effort dans la mémoire après avoir semblé disparaître, dès que le malade apporte de nouvelles données avec lesquelles des corrélations peuvent être établies et grâce auxquelles ils peuvent se développer" (1).

(1) *Ibid.*, p. 63.

L'expérience révèle que l'analyste se rappelle généralement, après des mois de cure, de chaque détail dont il ne se serait pas souvenu s'il avait adopté une attitude consciente pour le retenir. Ce qui revient aussi à dire que l'expérience et les connaissances de l'analyste sont également deux éléments importants dans la réussite de la cure analytique car, si l'analyste doit éviter de confier ses problèmes personnels à ses patients, il doit alors remplacer cette attitude par une expérience et des connaissances objectives qui constituent pour lui un cadre de référence pratique et théorique.

Il est à propos maintenant de résumer brièvement les principales caractéristiques des cinq premiers facteurs (*contact, message, contexte, destinataire et destinataire*) que nous avons analysés dans le cadre de l'entretien analytique. Le contact établi lors de la cure analytique se distingue principalement de celui établi lors de la cure cathartique par le fait que le patient est invité à dire tout ce qui lui passe à l'esprit sans qu'aucun moyen n'intervienne, comme par exemple l'utilisation de la technique de l'hypnose. Tout se passe dans un climat de détente et de confiance réciproque. La seule règle que le patient est tenu d'observer est de révéler sans aucune auto-critique les pensées qui lui viennent à l'esprit. Sans l'aide d'une technique ni d'aucun médicament, l'analyste n'a, pour mener l'entretien, que le secours de son expérience et de ses connaissances de la vie psychique pour le guider. De son côté, le patient s'engage à respecter la règle fondamen-

tale et à demeurer sincère vis-à-vis de ce qu'il raconte. Le message qu'il émet, c'est-à-dire l'information contenue dans ses idées involontaires (associations libres), renvoie au complexe recherché, lequel constitue le contexte ou ce dont il est question dans l'entretien analytique. De ce point de vue, les seuls facteurs qui possèdent les mêmes caractéristiques, aussi bien dans la cure analytique que dans la cure cathartique, sont le message et le contexte. En effet, l'information transmise par le patient, qu'elle soit exprimée consciemment ou non, demeure toujours la même, c'est-à-dire elle est toujours le message de l'inconscient; celui-ci a dans les deux cas le complexe recherché comme contexte ou référence. En ce qui concerne les facteurs contact, destinataire et destinataire, la différence essentielle réside dans le fait que pour le premier, l'entretien se déroule dans un cadre libre, sans contrainte et que, pour les deux autres, les attitudes du destinataire -- patient -- et du destinataire -- analyste -- sont basées d'une part sur la sincérité et la libre expression de ses états d'âmes et, d'autre part, sur l'expérience et le respect de la personnalité du patient qui ne subit aucune contrainte autoritaire.

Il nous reste maintenant un dernier facteur à analyser: le facteur *code*. Freud a souvent mentionné que la psychanalyse devait non seulement appliquer son travail d'interprétation aux propos des patients mais aussi à ses rêves, à ses actes dénués de but et aux erreurs commises dans la vie quotidienne

(certains actes manqués comme les *lapsus linguae*, les fausses auditions et les fausses lectures, etc.) (1). Notre propos est à présent d'étudier la nature du facteur code telle qu'elle apparaît dans la cure analytique. Comme Freud ne dit que peu de chose sur ce sujet, nous avons trouvé pertinent de proposer une étude des aspects du facteur code en ce qui a trait principalement aux matériaux proprement linguistiques compris dans le langage onirique et dans certaines manifestations de la vie quotidienne telles qu'observées par Freud lui-même.

En ce qui concerne le langage onirique, on pourrait se demander en quoi le rêve peut être considéré comme un problème linguistique puisqu'il ne semble pas apparaître, à première vue, comme un objet linguistique proprement dit. En effet, on pourrait nous dire que le rêve est un élément ou un objet extra-linguistique au même titre, par exemple, que les actes manqués, les mythes ou le folklore. Alors pourquoi vouloir considérer le rêve comme un objet susceptible d'intéresser la linguistique et, plus spécifiquement, la théorie moderne de la communication? Il est légitime d'abord de se demander si le rêve a un langage et si oui, en quoi diffère-t-il ou en quoi ressemble-t-il du langage usuel? Voilà autant de questions que le linguiste est en droit de poser. Nous allons donc essayer, dans les pages qui suivent, d'apporter quelques réponses à ces questions.

(1) Voir notamment *Technique*, p. 5.

Peu de temps après les *Etudes sur l'hystérie*, Freud utilisa le mode de l'association libre ailleurs que dans la simple discussion avec ses patients. Il porta en effet son attention sur les rêves de ceux-ci, persuadé qu'il pouvait de cette façon atteindre la vie psychique inconsciente. Les malades furent donc invités à donner les associations libres en relation avec chacun de leur rêve analysé.

"Les malades que j'obligeais à me communiquer ce qui leur passait par la tête sur un sujet déterminé me racontaient leurs rêves. Ils m'ont appris ainsi que l'on pouvait insérer le rêve dans la suite des états psychiques que l'on retrouve dans nos souvenirs en parlant de l'idée pathologique" (1).

Même si la source de plusieurs rêves est biologique -- comme en témoignent les rêves sur la faim et la soif par exemple -- il n'en demeure pas moins que, dans le contexte de la pensée freudienne, la cure s'opérait en fonction d'une vie psychique troublée dont il fallait trouver les moyens afin de rétablir l'équilibre. Le matériel offert par les rêves était pour Freud la "voie royale" qui menait au complexe recherché ou à ce que nous avons convenu d'appeler le *contexte* du dialogue analytique. Comment se déroulait alors l'entretien entre Freud et ses patients dans le cadre de l'interprétation des rêves?

Il s'agissait de faire relaxer le patient en le mainte-

(1) *Interprétation*, p. 94.

nant dans l'état intermédiaire entre l'état de veille et le sommeil, ce qui permettait, d'une part, de se rapprocher de l'état onirique et, d'autre part, d'éviter le plus possible l'auto-critique ou la résistance qui accompagne le début de la cure. Une fois la résistance évitée ou surmontée, les "idées non-voulues", c'est-à-dire les idées en relation directe avec le complexe recherché, avaient la possibilité de surgir à la surface sans trop de difficulté. Ainsi, ces idées ou ces "représentations non-voulues, qui surgissent se transforment en images visuelles et auditives" (1) de sorte qu'elles deviennent "voulues" et la résistance du malade, qui se manifeste par le refus de divulguer ses idées en rapport avec le complexe recherché, se trouve alors annulée.

Freud ne fut pas le premier à avoir voulu interpréter les rêves, l'humanité ayant toujours voulu chercher la signification de la vie onirique. On peut, selon Freud, distinguer deux méthodes d'interprétation qui ont été utilisées avant lui. "Le premier procédé considère le contenu du rêve comme un tout et cherche à lui substituer un contenu intelligible et en quelque sorte analogue. C'est l'interprétation *symbolique*" (2). L'interprétation du rêve de Joseph dans la Bible illustre ce procédé qui transforme le sens trouvé du rêve au futur; il s'agit en quelque sorte d'un procédé prophétique qui relève plus de la magie ou de l'imagination que d'une explication ou

(1) *Ibid.*, p. 95.

(2) *Ibid.*, p. 91.

d'une investigation proprement scientifique.

La deuxième méthode d'interprétation des rêves est celle qui traite le rêve comme quelque chose de chiffré et dont le sens est déterminé par une clé fixe: c'est la méthode de *déchiffrage*. "La caractéristique de ce procédé est que l'interprétation ne porte pas sur l'ensemble du rêve, mais sur chacun de ses éléments, comme si le rêve était un conglomerat où chaque fragment doit être déterminé à part" (1). Tout comme le premier procédé, le deuxième est inutilisable en vertu de son caractère non scientifique. Freud n'a cependant pas rejeté complètement les caractéristiques de la méthode de déchiffrage.

Il conserva en effet le principe selon lequel il faut focaliser l'attention sur les différentes parties du rêve et sur son entier. Ainsi Freud a-t-il proposé une analyse en détail et non en masse puisque, selon lui, le rêve doit être considéré comme un conglomerat de faits psychiques. Il refusa toutefois d'utiliser une quelconque clé des songes où apparaîtraient les symboles univoques pouvant faciliter une pseudo-interprétation. La tentative freudienne d'interpréter les rêves s'inscrit dans une recherche afin de découvrir le langage onirique car, affirme Freud, "le rêve a un langage" (2) et ce langage doit être considéré comme étant en étroite relation avec les faits psychiques inconscients. Mais en quoi ce lan-

(1) *Ibid.*, p. 92.

(2) *Ibid.*, p. 114.

gage onirique peut-il se rapprocher du langage usuel de sorte qu'il devienne pour le linguiste un objet pertinent à ses interrogations? C'est à l'examen de cette question que nous nous proposons de consacrer les pages qui suivent.

Voyons d'abord de quoi le langage usuel fait usage. Il fait usage de signes. Le signe linguistique est, selon Saussure, "une entité psychique à deux faces, qui peut être représentée par la figure

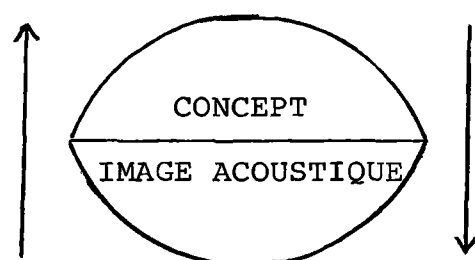


Figure 6

Ces deux éléments sont intimement unis et s'appellent l'un l'autre" (1). Voici encore comment Saussure représente la réalité désignée par ces deux éléments:

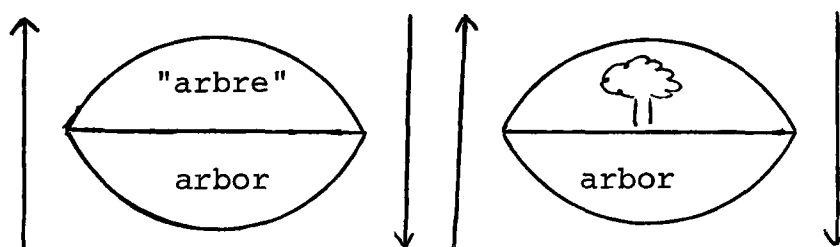


Figure 7

(1) Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1968, p. 99.

Saussure appelle *signe* la combinaison du concept et de l'image acoustique. Le concept est nommé *signifié* et l'image acoustique *signifiant*(1). Ainsi le signe linguistique répond à la définition générale du signe qui est une réalité qui frappe nos sens (la vue et l'ouïe) tout en nous révélant autre chose, c'est-à-dire un signifié. Notre propos n'est pas de critiquer la théorie du signe linguistique telle qu'elle apparaît chez Saussure mais de déterminer en quoi le langage onirique peut se rapprocher du langage usuel. En d'autres termes, pouvons-nous soutenir l'hypothèse que le langage du rêve -- puisque Freud admet l'existence d'un tel langage -- est près du langage analysé par les linguistes?

"Le rêve, dit Freud, fait un usage illimité du langage symbolique dont la signification reste, pour la plus grande part, ignorée du dormeur. Mais notre expérience nous permet d'en établir le sens. Ce langage symbolique tire vraisemblablement son origine des phases antérieures de l'évolution du langage" (2).

Nous pouvons dès à présent noter à partir de ce texte deux caractéristiques du langage onirique: sa nature est symbolique

(1) A vrai dire, les recherches après Saussure, notamment celles de Gustave Guillaume, ont donné une nature plus complexe au signe linguistique. Celui-ci peut en effet être considéré sous une double réalité: la racine (*chant-* par exemple) nous révèle le *signifié lexical* tandis que la terminaison nous révèle le *signifié grammatical* (le morphème *-ons* par exemple indique la deuxième personne du pluriel).

(2) *Abrégé*, p. 30.

et celle-ci tire son origine des langues primitives. Que devons-nous comprendre de cette nature symbolique et de cette origine?

Attardons-nous sur le mot *symbole*. Ce mot désigne "ce qui représente autre chose en vertu d'une correspondance analogue" (1). Sera appelé "symbole" un objet qui évoque de par sa forme naturelle une association (nécessaire ou naturelle) avec une idée abstraite: la balance se présente alors comme le symbole nécessaire de la justice. Mais un symbole peut paraître moins naturel, moins nécessaire en vertu d'une convention: c'est le cas, par exemple, de l'usage des chiffres en mathématiques.

"Le symbole a pour caractère, dit Saussure, de n'être jamais tout à fait arbitraire, il n'est pas vide, il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié. Le symbole de la justice, la balance, ne pourrait être remplacé par n'importe quoi, un char, par exemple" (2).

Certains symboles semblent donc plus en convenance avec la nature des choses. Qu'est-ce qu'il y a alors de commun entre le symbole utilisé et ce qu'il représente pour qu'il y ait un tel lien nécessaire? Selon Freud, le rapport entre le symbole et la chose qu'il représente était déjà inscrit dans la pensée et le langage dans les temps plus anciens:

(1) A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F. 1968, voir *symbole*.

(2) F. de Saussure, *op.cit.*, p. 101.

"Ce qui est aujourd'hui lié symboliquement fut vraisemblablement lié autrefois par une entité conceptuelle et linguistique. Le rapport paraît être un reste et une marque d'identité ancienne. On peut remarquer à ce propos que dans toute une série de cas la communauté de symbole va bien au-delà de la communauté linguistique" (1).

L'analogie entre le symbole et le mot présenté dans la description des rêves du patient peut être répartie de quatre façons différentes:

1. analogie entre le symbole et le sens étymologique du mot
2. analogie entre le symbole et le son du mot
3. analogie entre le symbole et la nature de la chose représentée par le mot
4. analogie entre le symbole et l'usage des noms propres.

La première analogie est celle qui offre le plus de possibilités de rendre compte de ce qui était anciennement lié par une "entité conceptuelle et linguistique". La langue apporte beaucoup à la symbolisation des pensées du rêve.

"Elle offre des séries de mots qui étaient à l'origine imagés et concrets et qui, pâlis, sont maintenant employés dans un sens abstrait. Le rêve n'a qu'à rendre à ces mots leur sens primitif complet ou un des sens intermédiaires" (2).

(1) *Interprétation*, p. 302.

(2) *Ibid*, p. 349.

Freud donne l'exemple du bois comme symbole de la matière féminine parce qu'étymologiquement le mot *materies* signifiait proprement "bois de construction" (1).

La deuxième analogie, celle entre le symbole et le son du mot proféré par le malade dans la description de son rêve, ressemble beaucoup aux jeux de mots conscients. Par exemple, si le manteau (allemand *mantell*) est le symbole de l'homme, c'est en vertu de sa ressemblance phonétique avec le mot qui

-
- (1) Freud écrit (*Interprétation*, p. 349): "A propos de bois, nous ne réussirons pas à comprendre la raison qui en fait un symbole du maternel, du féminin, si nous n'invoquons pas l'aide de la linguistique comparée. Le mot allemand *Holz* (bois) aurait la même racine que le mot grec *hylê*, qui signifie *matière*, matière brute. Mais il arrive souvent qu'un mot générique finit par désigner un objet particulier. Or, il existe dans l'Atlantique une île appelée Madère, nom qui lui a été donné par les Portugais lors de sa découverte, parce qu'elle était alors couverte de forêts. *Madeira* signifie précisément en portugais *bois*. Vous reconnaissez sans doute dans ce mot *madeira* le mot latin *materia* légèrement modifié et qui à son tour signifie *matière* en général. Or le mot *materia* est dérivé de *mater*, mère. La matière dont une chose est faite est comme son apport maternel. C'est donc cette vieille conception qui se perpétue dans l'usage symbolique de *bois* pour *femme*, *mère*".

Il est intéressant de constater que les intuitions linguistiques de Freud sont aujourd'hui confirmées par les plus célèbres linguistes qui font autorité en matière d'étymologie. En effet, malgré que Freud lui-même n'était pas linguiste et que la linguistique était encore embryonnaire lorsqu'il écrivit, nous pouvons observer dans ses analyses des symboles du rêve une connaissance juste de la linguistique historique. Les linguistes contemporains Bloch et Wartburg confirment les assertions linguistiques de Freud. Ils notent au sujet du mot *matière*: "empr. du lat. *materies* qui signifie "bois de construction" (...) et a pris divers sens abstraits, notamment un sens philosophique, sur le modèle du grec *hylê*, "bois de construction", puis "matière". Cf. Bloch et Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, P.U.F. 1968, voir *matière*.

désigne ce dernier (allemand *mann*). L'analogie entre le symbole et la chose (ou l'acte) représentée par le mot est manifestée dans le mot allemand *steigen* (*monter*) qui désigne l'acte sexuel. On dit qu'un homme est un *steiger* (*monteur*). "En France, les degrés de l'escalier sont des marches; on dit "un vieux marcheur", comme en Allemagne "ein alter Steiger" (un vieux monteur)" (1). Enfin, Freud apporte l'exemple du bateau (*schiff*) qui est le symbole pour désigner l'action d'uriner (*schiffen*) parce que le bateau et l'action d'uriner ont tous deux un rapport qui les lie avec un certain fluide (l'eau ou l'urine).

Le travail du rêve peut emprunter le matériel des noms propres. Freud donne comme exemple l'histoire d'un patient qui voit dans son rêve une jeune fille vêtue d'une robe blanche parce qu'il avait connu jadis une demoiselle *Weiss* (*blanc*). Une patiente, qui souffrait d'une maladie de la vessie (*Blase*) vit dans son rêve le tragédien viennois *Blasel* (alors âgé de 80 ans) revêtu d'une cuirasse (*Rüstung*). "Pendant l'analyse, elle est étendue sur le divan, et, lorsqu'elle se regarde dans la glace, il lui paraît que, malgré son âge et sa maladie, elle se défend bien (*sehr rüstig*)" (2).

Dans cette série d'analogies que Freud propose dans *l'Interprétation des rêves*, chaque mot apparaît comme un symbo-

(1) *Interprétation*, p. 305, note 1.

(2) *Ibid.*, 352.

le. Mais on pourrait se demander si le symbole est absolument nécessaire, non arbitraire, au point de l'employer de façon univoque. La réponse que Freud apporte est, dans le cas des symboles sexuels, qu'il en est qui sont employés pour désigner les organes génitaux masculins et pour les organes génitaux féminins, tandis qu'il y en a "qui sont employés d'une manière dominante ou exclusive pour un sexe. L'imagination ne peut employer des objets longs et fermes, des armes, comme symboles féminins, ou des objets creux (caisses, coffrets) comme symboles masculins" (1).

Résumons-nous. Le langage onirique fait usage du langage symbolique et les mots employés, tout en conservant leur nature linguistique -- c'est-à-dire tout en demeurant des signes linguistiques -- deviennent néanmoins des symboles dans la mesure où ce ne sont plus les mots en tant que tels qui sont analysés mais ce qu'ils représentent. En d'autres termes, même si le malade fait usage du langage courant dans la description de ses rêves, les mots utilisés sont considérés comme des symboles. Il y a une relation analogique entre le symbole et le mot dans la mesure où apparaît une certaine ressemblance créée entre le symbole et le signe linguistique pris sous l'angle étymologique, phonétique, sémantique ou grammatical -- dans ce dernier cas il s'agit d'un emprunt d'un nom propre employé comme nom commun. Mais ces quatre relations ne sont pas les

(1) *Ibid.*, p. 308.

seules manifestations linguistiques observées dans le rêve.

Le rêve peut emprunter un matériel linguistique même en dehors de l'emprunt analogique. Un de ces emprunts est l'utilisation de discours ou de phrases complètes. Dans la mesure où des phrases complètes apparaissent dans le rêve, "l'analyse montre chaque fois que le rêve n'a fait que reproduire des fragments de discours réellement tenus ou entendus qu'il a empruntés aux pensées du rêve et employés à son gré" (1). Mais dans le rêve le travail ne s'attache qu'aux idées, lesquelles sont représentées linguistiquement par des mots pleins (que la linguistique moderne appelle *lexèmes*), c'est-à-dire des mots qui signifient quelque chose; c'est pourquoi Freud fait remarquer à juste titre que les "quand", "parce que", "de même que", "bien que" et "ceci ou cela", bref tous les mots-outils (ou *morphèmes*) qui ne représentent pas des idées mais des liens logiques, sont complètement délaissés dans le travail du rêve. Il est donc significatif de constater que c'est sur les mots porteurs d'un contenu notionnel -- *lexèmes* -- que l'emprunt va s'opérer puisque le rêve ne travaille que sur le contenu des pensées. Ainsi, même s'il existe une sorte de "syntaxe du rêve" (2), celle-ci n'est que la réplique exacte de la syntaxe des phrases déjà tenues ou entendues, ce qui empêche de penser à une syntaxe onirique autonome.

Il faut donc considérer les discours apparaissant dans

(1) *Ibid.*, p. 357.

(2) *Ibid.*, p. 271 où Freud mentionne la représentation des relations causales.

les rêves comme des souvenirs de discours réels. Les mots peuvent alors avoir changé ou n'avoir pas subi de modifications. Il arrive parfois que "le discours du rêve soit fait d'une fusion de plusieurs discours mémorés; les mots sont alors ceux qui ont été communs à tous les discours, leur sens peut être multivoque et plus ou moins transformé" (1). Sans malheureusement apporter des exemples précis, Freud fait remarquer que la formation de mots dans le rêve ressemble beaucoup à la formation de mots dans la paranoïa, dans l'hystérie et dans les obsessions et que

"sous ce rapport, rêve et psychonévrose sont tributaires de l'enfance. Les enfants traitent les mots comme des objets ou bien trouvent des façons nouvelles de parler ou des manières artificielles de fabriquer des mots" (2).

L'observation de Freud est juste puisque nous trouvons en français la phase très connue -- et toujours trop précoce selon les instituteurs -- de la création du passé dans la conjugaison du verbe *être*: **ils sontaient*.

Le rêve ne fait pas qu'emprunter un matériel linguistique issu de la vie psychique consciente comme l'emprunt de discours réellement tenus ou entendus. Le rêve peut en effet emprunter un matériel ou des éléments de la vie psychique inconsciente. Or comme "dans l'inconscient toute pensée est liée

(1) *Ibid.*, p. 263.

(2) *Ibid.*, p. 262.

à son contraire" (1), c'est-à-dire comme l'inconscient ignore les règles de la pensée logique, il est donc possible à un élément du rêve de représenter son contraire. Freud fait observer que certaines langues anciennes possédaient des paires contrastées (fort-faible, clair-obscur, haut-bas) exprimées par la même racine avant que la langue usuelle ne fasse une distinction en venant disjoindre le mot à double signification. "Pour une langue aussi évoluée que le latin, on retrouve des reliquats de ces mots à double sens primitif, par exemple dans *altus* ("élevé" et "profond") et *sacer* ("sacré" et "réprouvé")" (2).

Freud observa très tôt dans sa carrière que le rêve apparaissait comme une source importante pour trouver le matériel requis à la reconstitution des expériences passées et oubliées de ses patients. En d'autres termes, le fondateur de la psychanalyse accorda une attention toute particulière à l'interprétation des rêves car il soutenait que, pour atteindre les faits de la vie psychique inconsciente, le rêve offrait d'innombrables indices. Mais pour pouvoir l'interpréter, il faut admettre que le rêve possède un code connaissable par le destinataire (rêveur) et le destinataire (analyste) et que ce code doit nécessairement passer à travers un autre code, c'est-à-dire le langage usuel. Si l'interprétation des rêves est, selon Freud,

(1) *Ibid.*, p. 399.

(2) *Abrégé*, p. 33.

la "voie royale" qui mène à l'inconscient, il faut admettre cependant que le codeur (rêveur) et le décodeur (analyste) sont capables d'utiliser un même code pour le déchiffrer.

Nous avons constaté que le rêve emprunte beaucoup de matériel au langage usuel même si sa nature est essentiellement symbolique. Et si le langage symbolique, qui constitue le langage onirique, est connaissable, c'est parce qu'il est transformé en langage usuel.

"Certes, nous n'espérons pas atteindre l'état de choses réel puisque nous sommes évidemment obligés de traduire toutes nos déductions dans le langage même de nos perceptions, désavantage dont il nous est à jamais interdit de nous libérer" (1).

Ainsi, même s'il est vrai que le langage usuel possède une fonction *métalinguistique* dans la mesure où le destinataire et le destinataire utilisent un même code pour communiquer entre eux et qu'ils s'interrogent sur la valeur de ce code -- c'est-à-dire en vérifiant s'ils donnent le même sens aux signes linguistiques utilisés -- nous pouvons cependant affirmer que le langage onirique ne laisse pas apparaître de fonction métalinguistique ou de métalangage. Car si le codeur et le décodeur veulent vérifier s'ils comprennent bien la même chose sous les symboles du rêve, ils doivent nécessairement utiliser le langage usuel pour s'interroger sur les symboles et en découvrir le sens.

(1) *Ibid.*, p. 72.

Nous savons donc que pour s'interroger sur la valeur donnée aux symboles du rêves, le rêveur et l'analyste ne peuvent que traduire ces symboles en langage usuel; en d'autres termes, les deux interlocuteurs sont obligés de traduire les symboles contenus dans le rêve en signes linguistiques ou en mots usuels selon un code qui leur est commun -- que ce code soit ou non leur langue maternelle. Et même si nous voulons donner au langage onirique une fonction métalinguistique, celle-ci ne peut être que celle déjà dévolue au langage usuel de sorte que nous pouvons affirmer que, malgré la différence de nature qui existe entre le langage onirique (fait à partir de symboles) et le langage usuel (fait à partir de signes linguistiques), les deux participent cependant à la même fonction qui est celle de vérifier si les interlocuteurs donnent le même sens aux symboles et aux signes linguistiques véhiculés lors de leur entretien. Par delà la différence de nature, le langage du rêve et le langage usuel se complètent puisque, d'une part, le premier emprunte beaucoup de matériaux du second et que, d'autre part, sur le plan du décodage du langage onirique, le langage usuel devient l'instrument indispensable pour traduire les symboles dans un code qui est connu par le rêveur et l'analyste.

Nous savons que l'objectif de la psychanalyse "consiste à ramener jusqu'au conscient du malade les éléments psychiques refoulés" (1) et que le rêve constitue une source impor-

(1) *Technique*, p. 132.

tante pour la connaissance de ces éléments. Or puisque la nature du langage onirique est symbolique, l'analyste ne peut interpréter les divers éléments du rêve qu'à travers un code qui lui est déjà familier et sur lequel il a une emprise consciente et volontaire. C'est pourquoi l'analyste ne peut traduire le matériel issu du rêve que dans un langage compréhensible ou facilement accessible et c'est ce que le langage usuel permet de faire.

L'interprétation des rêves, ainsi que les propos libres du patient, ses associations et les manifestations du transfert ne constituent pas les seules sources de matériaux sur lesquels l'analyste peut travailler afin de reconstituer les expériences passées du patient qui, parce qu'elles ont été oubliées, cachent le traumatisme nuisant à sa santé psychique. Freud a également une source importante de ce matériel psychique dans la vie quotidienne, plus spécifiquement dans les actes manqués représentés par les *lapsus linguae*, les *fausses lectures*, les *auditions* et les *oublis de noms* (1).

Freud s'intéressa aux *lapsus linguae* lorsqu'il découvrit que

"certaines insuffisances de notre fonctionnement psychique (...) et certains actes en apparence non-intentionnels se révèlent, lorsqu'on les livre à l'examen psychanalytique, comme parfaitement motivés et déterminés par des raisons qui échappent à la conscience" (2).

(1) Il n'est pas dans notre intention d'étudier les autres actes manqués qui ne relèvent pas à proprement parler d'une manifestation linguistique.

(2) *Psychopathologie*, p. 257.

Freud basa ses recherches sur le principe selon lequel tout acte manqué est déterminé par un mécanisme inconscient dont la découverte en analyse permet au patient de prendre conscience de ses états d'âme à l'origine de ces phénomènes, c'est-à-dire qui sont à l'origine des perturbations psychiques observées à travers la manifestation d'actes manqués.

Parmi les actes manqués, les *lapsus linguae*, la fausse lecture, la fausse écriture et les oublis de noms constituent un matériel approprié sur lequel celui qui s'intéresse au langage peut porter particulièrement son attention. Examinons d'abord les caractéristiques de chacune de ces manifestations avant de tenter de les interpréter selon la théorie moderne de la communication, laquelle reste notre guide dans l'analyse du processus communicatif instauré lors du dialogue analytique.

Le *lapsus* est un phénomène généralement observé chez tous les êtres humains et qui consiste à prononcer ou à écrire, volontairement ou non, un mot autre que celui que l'on veut dire ou tracer. La *fausse lecture* consiste à lire un mot autre que celui qui est écrit et la *fausse audition* est le phénomène que l'on observe lorsqu'une personne entend autre chose que ce qui est réellement dit, sans que cette fausse audition tienne nécessairement à un trouble de l'appareil auditif ou à une malformation. Enfin, l'*oubli de noms* consiste à ne plus se rappeler de façon momentanée, non durable, d'un nom que l'on parvient plus tard à retrouver.

Freud distingue trois sortes d'intentions qui viennent en troubler d'autres dans le cas des lapsus (1). La première sorte comprend les cas où la tendance perturbatrice est connue par le sujet parlant avant même le lapsus; la deuxième sorte comporte les cas où la personne qui commet le lapsus ignore à l'avance l'intention perturbatrice mais qui accepte facilement, et aussi avec étonnement, l'interprétation de l'analyste; enfin la troisième sorte d'intentions perturbatrices comprend celles qui sont attribuées à la personne concernée qui refuse énergiquement l'interprétation qui lui est suggérée.

Dans les deux premiers cas, la tendance perturbatrice se trouve refoulée. Comme le sujet parlant ne veut pas, volontairement ou non, la laisser apparaître dans le discours, il commet un lapsus. En d'autres termes, le mécanisme du lapsus s'explique par le fait que la tendance perturbatrice refoulée se manifeste malgré le sujet parlant, soit par une modification de l'intention avouée, soit par une confusion avec celle-ci, soit enfin simplement en prenant sa place.

Dans le troisième cas, Freud fait observer dans l'acte manqué une tendance qui est depuis très longtemps refoulée, ce qui entraîne comme conséquence que le sujet parlant l'ignore complètement et il est bien sincère lorsqu'il nie énergiquement son existence. Mais même en laissant de côté ce troisième cas, il faut, ajoute Freud, se rendre à l'évidence suivante, faite

(1) *Introduction*, pp. 52-54.

à partir d'autres cas: "le refoulement d'une intention de dire quelque chose constitue la condition indispensable d'un lapsus" (1).

Résumons-nous. Le but de l'analyse freudienne est de permettre aux faits psychiques de la vie inconsciente de faire surface à la conscience. Or Freud remarqua que les actes manqués étaient la manifestation de cette vie psychique et il admit qu'il était possible d'y trouver une explication. En d'autres termes, il posa l'hypothèse que le *code* utilisé par l'inconscient devait non seulement être observé mais aussi il devenait pour l'analyste un matériel important sur lequel il pouvait travailler afin de parvenir au complexe recherché (ce que nous avons appelé le *contexte* ou la *référence* des propos du patients). La question était alors de savoir comment interpréter de code (2).

Les sources du trouble de la parole qui est manifesté par le lapsus sont diverses. Mais avant d'étudier en détail ces diverses sources, examinons d'abord les principales caractéristiques de l'oubli de noms car nous verrons que, selon Freud, le mécanisme qui préside aux phénomènes de lapsus est analogue à celui de l'oubli de noms. Celui-ci consiste dans la recherche d'un nom qui nous échappe, recherche qui aboutit dans un cas -- faux souvenir -- à la découverte involontaire

(1) *Ibid.*, p. 54.

(2) Selon Freud, les remarques que nous pouvons formuler au sujet des lapsus peuvent également s'appliquer à la fausse lecture et à la fausse audition.

(inconsciente) d'autres noms, des *noms de substitution*. Ces noms sont reconnus comme incorrects mais il s'imposent néanmoins obstinément. Il se produit une sorte de déplacement de sorte que le processus de reproduction de nom a subi un déplacement. Réitérant sa position déterministe, Freud soutient que "ce déplacement n'est pas l'effet d'un arbitraire psychique, mais s'effectue selon des voies préétablies et possibles à prévoir"(1). De façon générale, pour que l'oubli d'un nom avec fausse réminiscence se produise, il faut une tendance à oublier ce nom, un processus de refoulement avant l'oubli et enfin la possibilité d'établir un rapport extérieur entre le nom oublié et l'élément refoulé.

Ce qui empêche généralement la reproduction voulue du nom recherché est un ensemble d'idées extérieures à ce nom et inconscientes. Mais comment se manifestent linguistiquement ces processus d'oubli de noms? En d'autres termes, comment expliquer la variété des oublis de noms -- et des lapsus puisque nous avons déjà dit que les sources du trouble de la parole manifesté dans les lapsus sont analogues à celui de l'oubli de noms -- dans le cadre d'une observation linguistique des faits concernant le processus communicatif impliqué dans le dialogue analytique?

Selon Freud, les lapsus peuvent être occasionnés soit par une action anticipée ou rétroactive d'une partie du discours

(1) *Psychopathologie*, p. 6.

ou par une idée contenue dans la phrase, soit par des influences extérieures au mot, à la phrase ou à l'ensemble du discours. Dans le premier cas, il s'agit d'une influence dont la source est linguistique, comme par exemple la substitution d'une syllabe par une autre. L'influence demeure donc intérieure au mot ou à la phrase. Dans le deuxième cas, le phénomène est analogue à l'oubli de noms; le trouble est occasionné par des éléments que le sujet parlant n'a nullement l'intention d'énoncer.

"(...) Seuls les cas de la première catégorie autorisent à conclure à l'existence d'un mécanisme qui, reliant entre eux sons et mots, rend possible l'action perturbatrice des uns sur les autres; c'est, pour ainsi dire, la conclusion qui se dégage de l'étude purement linguistique des lapsus" (1).

L'un des apports linguistiques, à côté de celui de la substitution de sons, est celui de l'emprunt sémantique. Cet emprunt se manifeste dans l'évocation des mots opposés.

"Etroitement associés dans notre conscience verbale, situés dans des régions très voisines, les mots opposés s'évoquent réciproquement avec une grande facilité" (2).

Cet exemple de l'emprunt sémantique des contraires (ou des opposés) (3) vient, selon Freud, écartier la modification phonétique comme unique source linguistique de troubles de la parole.

(1) *Ibid.*, p. 64.

(2) *Ibid.*, p. 68.

(3) Il est bon de noter que le rêve, nous l'avons déjà dit, fait aussi usage des contraires.

En effet, en plus de l'action par contact des sons, il existe aussi cet apport des sens contraires ou opposés qui marque bien l'influence sémantique dans les troubles de la parole.

Freud fait cependant remarquer qu'en plus de l'action par contact de sons et de l'apport sémantique, il existe une perturbation de la parole ayant sa source en dehors du discours. Cet élément perturbateur est constitué soit par une idée inconsciente mais manifestée par le lapsus, soit par un mobile psychique qui s'oppose à tout l'ensemble du discours. Ainsi, il arrive souvent que l'idée exprimée par le lapsus soit précisément celle qui a été refoulée. En fait, l'action perturbatrice provoquée par l'idée refoulée mais exprimée est plus importante, selon Freud, que celle provoquée par les lois régissant les modifications linguistiques qui ne sont pas assez efficaces pour troubler à elles seules l'énoncé correct.

L'analyse des phénomènes de lapsus et d'oublis de noms, ainsi que de ceux de la fausse écriture et de la fausse audition, a permis à Freud de découvrir en quelque sorte un nouveau code employé par l'inconscient afin de se faire connaître. Directement liés à l'idée refoulée qui cherche à franchir la frontière de l'inconscient vers le conscient, ces actes manqués révèlent un nouveau langage que l'analyste doit déchiffrer afin de parvenir à la connaissance du traumatisme qui se cache derrière eux. Ces phénomènes constituent en quelque sorte un élément important qui intervient dans la communication créée entre le patient et son analyste.

En effet, ces actes manqués sont la manifestation d'une certaine activité psychique inconsciente que l'analyste doit pouvoir comprendre s'il veut aider le patient à prendre conscience du complexe refoulé qui nuit à sa santé psychique. Nous avons vu que certains de ces phénomènes s'expliquent avantageusement par une étude purement linguistique: modifications phonétiques et sémantiques. Mais la plupart d'entre eux s'expliquent, selon Freud, par la connaissance de l'élément refoulé qui, même sous le couvert d'une variation linguistique, reste l'élément essentiel sur lequel l'analyste doit porter son attention. Mais pour comprendre linguistiquement ces phénomènes, il doit faire usage du langage usuel et c'est pourquoi il n'y a pas lieu de tenter de découvrir, à partir de ces phénomènes d'actes manqués, un langage spécial ou particulier, encore moins un métalangage.

Somme toute, ce ne sont pas les actes manqués comme tels qui forment un langage pouvant être utilisé dans le dialogue entre le patient et l'analyste. En d'autres termes, les actes manqués ne constituent pas en soi un code apte à permettre une communication car c'est au langage usuel que revient le rôle de fournir les signes appropriés servant d'instrument pour l'interprétation analytique de ces manifestations. Néanmoins, puisque celui qui produit l'acte manqué -- c'est-à-dire l'analysé ou le "codeur" -- et celui qui le perçoit et veut le comprendre -- c'est-à-dire l'analyste ou le "décodeur" -- peuvent comprendre le motif ou la source de cet acte manqué, nous pouvons ad-

mettre que les actes manqués que nous avons mentionnés, même s'ils ne constituent pas un langage à proprement parler, se révèlent toutefois sous un certain code dont l'analyste et l'analysé doivent découvrir la nature. Dans ce sens, les actes manqués participent à la communication engagée entre l'analysé et l'analyste au même titre que les libres propos du patient, les manifestations du transfert et les manifestations oniriques. Et tous ces éléments (actes manqués, associations libres, transfert et rêve) ont en commun les points suivants: ils mettent en relation deux personnes au moins; ils ont comme référence ou contexte un état psychique inconscient, c'est-à-dire le complexe recherché et ils sont les signes concrets du message transmis selon différentes façons par l'inconscient. C'est pourquoi nous pouvons même affirmer qu'il existe une certaine "poétique de l'inconscient" dans la mesure où il crée ses propres moyens d'expression. Mais ces divers moyens d'expression font usage d'un canal commun de transmission: le langage usuel qui leur fournit les signes ou les instruments appropriés pour cette transmission.

Les actes manqués, les propos libres de l'analysé, ainsi que le phénomène du transfert et le rêve ne sont certes pas les seules manifestations de l'inconscient -- ou de ce que la psychanalyse appelle, dans son jargon, le "retour du refoulé". Il existe diverses autres façons pour certains éléments inconscients d'accéder à la conscience. Notre but n'était pas de les mentionner tous mais de n'étudier que ceux qui, de façon directe et

évidente, interviennent dans le processus du dialogue analytique et qui ont des chances d'influencer son cours. En d'autres termes, il y aurait peut-être avantage, aux yeux du linguiste, à étudier les mécanismes linguistiques qui interviennent, par exemple, dans la production des jeux de mots. Cependant, une telle étude, quoique très intéressante à maints points de vue et quoiqu'apportant de fort utiles éléments de réponse aux questions que se pose la science du langage, ne peut pas être pertinente quant au sujet que nous nous sommes proposé d'étudier: la communication impliquée dans la cure analytique (1).

En conclusion, l'étude des facteurs constitutifs de la communication impliquée dans le dialogue analytique nous a permis d'établir les faits suivants:

1) le *contact* établi dans l'entretien analytique se distingue principalement de celui établi lors de la cure cathartique (dialogue pré-analytique) par le fait que le patient est invité à dire librement et sans contrainte tout ce qui lui vient à l'esprit. Le patient n'est pas contraint de parler sous l'influence d'un artifice, comme c'est le cas dans la cure cathartique avec l'introduction de la technique de l'hypnose. Ainsi, loin de se soumettre à l'autorité absolue du médecin, le malade est libre de dire tout ce qui lui passe à l'esprit. Mais cette liberté est néanmoins conditionnée par une sorte de

(1) Le problème de la communication impliqué dans la cure cathartique a été exposé dans le premier chapitre.

pacte entre l'analysé et l'analyste: le premier doit se confier en toute sincérité et en toute franchise; en retour il obtient la discrétion la plus absolue de la part de l'analyste.

Le mode de l'association libre sur lequel repose l'entretien analytique offre comme principal avantage d'éviter tout artifice gênant le libre échange et permet, en outre, de centrer l'attention sur les propos du patient, ce qui entraîne comme conséquence immédiate que c'est le patient qui détermine la marche de l'analyse selon son propre rythme. Nous avons pu constater que le mode de l'association libre présente certains avantages par rapport à la méthode cathartique. Même s'il existe une certaine résistance pouvant gêner la communication, Freud observa que cette résistance permettait en fait de découvrir l'idée morbide puisque l'apparition de cette résistance nous met sur la piste de cette même idée (traumatisme ou complexe refoulé). L'auto-critique, les objections ou les lacunes de mémoire qui apparaissent au début et au cours de l'entretien, loin de représenter un obstacle infranchissable à la bonne marche de l'analyse, constituent au contraire le minerai dont l'analyste extrait la substance essentielle à la découverte et à l'interprétation des faits psychiques inconscients.

En d'autres termes, même si de prime abord la résistance se présente comme quelque chose qui pourrait empêcher de prolonger, voire de rendre impossible l'instauration même de la communication, elle permet au contraire d'accéder au refoulé, à la condition toutefois que l'analyste possède une technique

d'interprétation valable pour lever le voile sur les déformations causées, par le mécanisme de la résistance, à travers les propos du patient. Celle-ci n'apparaît plus alors comme un élément entièrement négatif dans le dialogue analytique mais comme un signe qui met l'analyste sur la voie conduisant au refoulé.

Nous avons également pu constater qu'il existe un contre-poids à la résistance: c'est ce que Freud appelle le transfert. Une fois que nous pouvons expliquer ce phénomène, nous pouvons aussi dégager les principales caractéristiques de l'attitude du patient et de celle de l'analyste, c'est-à-dire les principales caractéristiques de deux autres facteurs linguistiques que sont le destinataire et le destinataire.

2) on ne pourrait déterminer entièrement et de façon satisfaisante la nature du dialogue analytique si on ne pouvait dégager les attitudes de l'analysé (destinataire) et de l'analyste (destinataire). Nous avons déjà dit que dans l'entretien analytique le patient ne se borne pas à une obéissance passive à l'égard du médecin. Le phénomène du transfert, qui apparaît dans la cure analytique, pourrait cependant laisser entrevoir une sorte de dépendance mais cette dépendance est, selon nous, moins absolue. En effet, même si le patient considère l'analyste comme le retour d'une personne importante de son enfance (généralement le père ou la mère) et qu'il est porté à se soumettre à son autorité comme un enfant irresponsable, l'amour qu'il porte à son analyste peut cependant lui permettre de

laisser de côté son désir rationnel de souffrir; en voulant plaire à son analyste et en essayant d'obtenir sa tendresse et son approbation, il aura plus de chances de parvenir à la guérison.

L'attitude de l'analyste face au transfert provoqué par la situation psychologique dans laquelle il a plongé le malade sera alors celle d'éviter que les sentiments tendres ou hostiles que son patient lui porte ne deviennent excessifs. L'analyste doit par conséquent éviter de jouer un rôle de substitut parental autoritaire (ou faible). Face au caractère ambivalent du transfert qui provoque chez l'analysé une attitude trop ouverte ou trop fermée, l'analyste doit adopter l'attitude de celui qui sait écouter et qui sait orienter le malade vers la connaissance du complexe refoulé qui nuit à sa santé psychique. Face au patient qui promet de se confier en toute sincérité et en toute confiance, l'analyste doit parallèlement prendre garde de ne pas se laisser dépasser par les désirs confus du patient, ni de trop le devancer en lui révélant trop brusquement ce que lui, le médecin, découvre des états d'âme de son patient. En outre, l'analyste doit éviter de prendre la place du malade en lui confiant ses propres problèmes personnels. Pour ce faire, il doit connaître ses propres résistances et les laisser de côté en procédant à sa propre analyse et en adoptant, en plus, une attitude d'écoute sans se laisser tromper par un choix d'éléments trop rapide à partir des propos de son patient.

3) le *message* ou l'information transmise du patient au médecin et livrée à travers les propos du premier renvoie au complexe recherché qui constitue le *contexte*, c'est-à-dire ce dont le malade parle lorsqu'il se confie. En effet, les propos de l'analysé orientent l'analyste vers la découverte de l'idée morbide inconsciente qui constitue ce dont le malade a du mal à se débarrasser et qui l'empêche de mener une vie psychique normale ou équilibrée. Pour parvenir à cette idée morbide, l'analyste doit suivre la voie que lui offrent les libres propos du patient. En d'autres termes, l'analyste doit décoder les paroles de l'analysé afin de découvrir le complexe qui se cache derrière elles.

4) le *code* utilisé dans l'entretien analytique peut revêtir diverses formes. La première est celle qui se manifeste dans le mode de l'association libre et qui n'est pas autre chose que le langage usuel. Il y a donc lieu d'admettre l'existence d'une fonction métalinguistique dans la mesure où les deux interlocuteurs (l'analysé et l'analyste) s'interrogent sur le sens donné à chaque mot et à la relation créée entre plusieurs mots.

Freud n'a pas seulement appliqué son travail d'interprétation exclusivement aux libres propos du patient. En ce qui concerne notre recherche, nous avons retenu d'autres domaines d'investigations, notamment ceux que nous offrent le rêve et certaines manifestations d'actes manqués (*lapses linguæ*, fausse lecture, fausse audition et oublis de noms). Pour

ce qui est du langage onirique, nous avons pu déterminer que sa nature est symbolique -- par rapport au langage usuel qui fait usage de *signes* et non de *symboles* -- et que cette nature symbolique tirait son origine de phases antérieures de l'évolution du langage. Par conséquent, nous avons pu établir que, même si le langage onirique possède une fonction métalinguistique, celle-ci ne peut être que celle déjà dévolue au langage usuel.

En outre, si nous nous interrogeons sur le code qui est utilisé dans la production de certains actes manqués, nous devons admettre que l'interprétation de ceux-ci doit nécessairement être faite par l'intermédiaire du langage usuel. Ce qui retient l'attention du linguiste, ce sont surtout les actes manqués qui sont occasionnés par une action (anticipée ou rétroactive) d'une partie du discours ou par une idée contenue dans la phrase. Cette action peut alors être phonétique, morphologique, syntaxique ou sémantique. L'action sémantique retiendra également l'attention du philosophe mais celui-ci pourra, en outre, se pencher sur les effets de l'action extralinguistique, comme par exemple l'élément perturbateur constitué par une idée ou un mobile psychique inconscient qui a son origine en dehors du discours.

5) Tous les faits énumérés plus haut nous permettent maintenant de jeter un peu plus de lumière sur la nature de la communication instaurée dans le dialogue analytique. Si nous opposons le langage utilisé dans cet entretien avec celui utilisé dans l'entretien pré-analytique, nous devons constater que le premier répond mieux aux critères proposés par la théorie moderne de la communication que le second.

En effet, nous pouvons affirmer que la communication instituée lors de l'entretien analytique répond à toutes les fonctions linguistiques telles que proposées par Jakobson. Mais il faut néanmoins ajouter que certaines fonctions apparaissent prépondérantes par rapport à d'autres. Le dialogue analytique ou la communication qu'il crée semble être à prépondérance *émotive, conative, référentielle* et *phatique* parce que les rôles de l'analysé (destinateur), de l'analyste (destinataire), du message et du contact sont explicitement définis par Freud. Par contre, les fonctions *métalinguistique* et *poétique* sont existantes dans le dialogue analytique mais sous certaines conditions que nous allons démontrer.

Examinons d'abord les facteurs destinateur, destinataire et contact avec leur fonction correspondante (*émotive, conative* et *phatique*). Ces facteurs semblent prépondérants à l'intérieur du dialogue analytique -- et aussi par rapport au dialogue pré-analytique. En effet, il ne fait aucun doute que le contact établi dans le dialogue analytique répond à la fonction *phatique*, laquelle vise non seulement à établir une relation entre

les deux interlocuteurs mais aussi à la maintenir. La raison pour laquelle Freud abandonna la méthode cathartique et la technique de l'hypnose qui lui est inhérente fut précisément parce que cette technique ne permettait pas de maintenir, voire d'établir un contact avec ses patients. C'est pourquoi il délaissa la technique de l'hypnose au profit du mode de l'association libre, seul mode qu'il jugea efficace pour l'établissement et le prolongement du contact (élément essentiel pour que les deux interlocuteurs puissent engager et poursuivre une communication réelle). Or cette nouvelle forme ou manière d'établir le contact repose sur une nouvelle définition des rôles qui sont attribués aux deux personnes en cause: l'analysé et l'analyste.

Nous avons vu que dans le dialogue pré-analytique le rôle du patient se résumait à une soumission de celui-ci à l'autorité absolue du médecin qui utilisait un artifice pour communiquer avec son vis-à-vis. En d'autres termes, le malade était exclusivement passif devant le médecin qui était le seul à participer activement à la rencontre. Freud découvrit alors que pour assurer un contact continu et efficace, il devait donner à son patient la possibilité de participer activement, de s'impliquer davantage et de parler de lui-même puisque c'est de lui dont il s'agit. Ainsi le rôle de l'analysé fut défini comme celui qui devait engendrer le dialogue d'une façon libre, sans contrainte extérieure afin de livrer un message se rapportant à ses états d'âme. N'étant soumis à aucun fac-

teur pouvant annihiler sa participation mais au contraire devenant l'élément premier du dialogue, l'analysé était donc en mesure de déterminer la marche de l'analyse.

Le rôle de l'analysé étant ainsi défini, la fonction *émotive* ou *expressive* conserve alors tout son sens ou toute sa valeur: celle de centrer l'attention sur l'expression ou l'émotion du destinataire qui demeure le pivot central autour duquel gravite toute la communication. Cette nouvelle définition du rôle du patient entraîna comme principale conséquence une nouvelle définition du rôle du médecin. Si la participation de l'analysé s'opère dans un contexte de liberté, et si celui-ci est le maître d'oeuvre de sa propre analyse, le comportement de l'analyste ne peut plus correspondre à une attitude autoritaire basée sur des décisions arbitraires mais correspond plutôt à l'attitude de celui qui doit écouter et qui doit respecter la personnalité de l'analysé en le laissant agir selon sa propre volonté.

Si le rôle de l'analyste consiste à écouter attentivement son patient sans lui imposer une forme d'autorité quelconque, le jeu d'influence est renversé et ce sont les paroles de l'analysé qui vont influencer le comportement de l'analyste, non l'inverse. C'est pourquoi la fonction *conative* prend dans le dialogue analytique tout son sens dans la mesure où le langage sert à influencer l'autre, à tenter de modifier son attitude ou son comportement et c'est bien cela qui se produit lorsque l'analyste écoute les propos librement proférés par l'analysé.

En d'autres termes, la fonction *conative* devient très importante dans le dialogue analytique parce que c'est l'analyste qui doit se soumettre à l'influence de l'analysé. Nous pouvons déceler ici le lien étroit qui est créé entre les facteurs destinataire, destinataire et contact puisque ce dernier est défini selon les rôles que l'on attribue aux deux premiers.

La forme de contact imaginée par Freud dans le cadre de l'association libre est essentiellement déterminée par les rôles qu'il a accordés à l'analysé et à l'analyste, c'est-à-dire à celui qui envoie le message et à celui qui le reçoit. La supériorité du dialogue analytique par rapport au dialogue pré-analytique réside dans le fait que, dans le premier, c'est à l'analysé que revient le rôle d'être l'instigateur du processus communicatif. Dans le second cas, le patient est considéré comme un être passif et étranger à ce qui se déroule même si c'est de lui dont il s'agit. Du point de vue thérapeutique et du point de vue de la communication verbale, il semble donc que le dialogue instauré soit moins efficace dans la cure cathartique et qu'il réponde moins aux critères proposés par Jakobson que celui qui est instauré dans la cure analytique. Voyons maintenant si l'étude des autres facteurs linguistiques peut nous permettre de généraliser cette supériorité.

Considérons en premier lieu le facteur *réfèrent* ou *contexte*. Il semble à première vue que ce facteur ne soit pas particulier à l'un ou l'autre des deux dialogues que nous avons appelés analytique et pré-analytique. En effet, nous

pourrions voir dans la méthode cathartique et dans le mode de l'association libre deux manières pour parler de la même chose: le complexe refoulé, l'événement ou le traumatisme oublié, etc. Il est donc indéniable que le référent est le même dans les deux sortes de dialogue. Or un examen attentif du dialogue analytique nous laisserait croire que Freud a défini le référent différemment. Le caractère particulier du référent dans le dialogue analytique est lié de façon étroite avec l'histoire personnelle de l'individu. Ce caractère particulier réside dans le fait que le traumatisme ou l'affect n'est pas envisagé comme un élément indépendant du sujet mais au contraire comme un facteur dont l'existence est entièrement inhérente à l'expérience personnelle de l'analysé. En d'autres termes, si nous voulons voir une certaine prépondérance du facteur référent dans le dialogue analytique -- et de la fonction correspondante qui est la fonction *référentielle* -- celle-ci doit être envisagée dans la mesure où le référent n'est autre que le sujet ou l'analysé lui-même.

C'est précisément ici que réside un des grands avantages du dialogue analytique par rapport au dialogue pré-analytique: celui de considérer les états d'âmes du malade non pas comme des entités indépendantes du sujet mais comme une réalité appartenant à l'histoire personnelle de l'analysé. En outre, le rôle attribué à l'analysé montre une fois de plus le lien qui existe entre les facteurs destinateur et référent puisque la participation active de l'analysé est requise et devient

primordiale dans la mesure où l'on focalise l'attention sur les états d'âmes de l'analysé.

Considérons maintenant les facteurs code et message et leur fonction correspondante (*métalinguistique* et *poétique*). En ce qui concerne la fonction *métalinguistique*, nous avons pu constater qu'à partir du ou des codes utilisés dans le dialogue analytique, cette fonction revêt un caractère particulier. Nous avons pu déterminer en effet que dans le cadre de cet entretien il est utilisé deux codes différents dont l'un est l'instrument proprement dit de la communication (c'est-à-dire le langage usuel) et l'autre sert de matériau sur lequel les interlocuteurs peuvent travailler (c'est-à-dire le langage onirique). Il nous apparaît évident que dans le cas du langage usuel -- association libre et certaines manifestations d'actes manqués -- celui-ci peut être considéré comme un instrument de communication ou un code sur lequel les interlocuteurs peuvent s'interroger afin d'en découvrir la signification. Ce langage nous permet donc d'envisager l'existence de la fonction *métalinguistique* -- absente dans le dialogue pré-analytique -- dans la mesure où l'analysé et l'analyste cherchent à interpréter le sens des paroles proférées, volontairement ou non, par l'analysé. En cela, la sorte de communication instaurée dans le dialogue analytique répond mieux au critère métalinguistique que celle instaurée dans l'entretien pré-analytique où les deux interlocuteurs, de par les rôles qui leur sont attribués et de par la forme de contact (artificiel), n'ont pas la pos-

sibilité de s'interroger sur le code qu'il utilise pour communiquer.

En ce qui concerne le langage onirique, la fonction *métalinguistique* revêt un caractère très spécial. En effet, nous avons pu constater que, même si l'analysé et l'analyste s'interrogent sur cette forme de code (langage symbolique), il ne peut être question de voir une fonction métalinguistique propre à cette forme de langage. Et si nous voulons y voir une quelconque fonction métalinguistique, celle-ci ne peut être que celle déjà dévolue au langage usuel. Le langage onirique, qui est de nature symbolique, ne peut en aucune façon être identifié au langage usuel qui est le seul à posséder une nature proprement linguistique. Le langage onirique, disions-nous, n'est déchiffrable que par l'intermédiaire du langage usuel puisque le sens du symbole est donné par l'insertion de celui-ci dans le signe linguistique et parce que le symbole vient se greffer au signe qui est le seul à nous permettre de traduire nos déductions. D'ailleurs, si nous nous permettons de dire que le rêve a un langage, ce n'est que par analogie avec le langage usuel. Cette analogie doit demeurer ce qu'elle est, c'est-à-dire une ressemblance établie de façon imaginaire entre deux objets de pensée essentiellement différents.

Il nous reste une dernière fonction à considérer: celle qui est centrée sur l'arrangement des signes (notamment leurs assonances) ou la fonction *poétique*. Cette fonction est celle

qui est la plus difficilement discernable mais elle existe si nous considérons le phénomène des actes manqués, plus particulièrement celui des *lapsus linguae* occasionnés par le contact de sons. De même, nous observons cette fonction du côté du rêve où existe l'analogie entre le symbole et le son du mot (1). Si cette fonction est difficilement discernable même si son existence est réelle, c'est parce qu'elle représente le champ privilégié de la linguistique (en particulier de la phonétique et de la phonologie). Et nous pouvons difficilement blâmer Freud de ne pas l'avoir explicitement soulignée d'autant plus qu'il n'était pas lui-même linguiste et que la linguistique n'était pas encore parvenue à la maturité qu'elle a aujourd'hui. Mais nous pouvons cependant affirmer que ses intuitions linguistiques, notamment celles qui sont explicitement évoquées dans l'intérêt qu'il portait aux mots d'esprit (2), sont aujourd'hui confirmées par les linguistes contemporains.

(1) Voir page 66 et sq.

(2) Voir *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, traduit par M. Bonaparte et N. Nathan, Paris, Gallimard, NRF, coll. "Idées", no 198, 1930.

CHAPITRE III

REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

But du troisième chapitre: la nature philosophique du dialogue analytique (p.98). Contenu du troisième chapitre: A) la psychanalyse existentielle et la notion freudienne de l'*homo natura* (p.99); la conception naturaliste freudienne de l'homme (p. 99); la notion de *corporalité* (p. 100); la notion de l'*homo natura* et la possibilité de communication (p. 104). B) Les trois thèses de la dimension essentielle du dialogue analytique: *ouverture sur l'Autre* (p. 106); *compréhension de soi* (p. 114); *l'action transcendante du langage* (p. 118). Conclusion du troisième chapitre (p. 120).

Dans son livre *Discours, parcours, et Freud*(1), Ludwig Binswanger reproche à Freud de considérer l'homme avec la même objectivité, la même dévotion qu'un objet d'expérience et de laboratoire. Ainsi, le fait de nier à l'homme une nature de sujet autonome et conscient entraîne comme consé-

(1) Paris, Gallimard, NRF, 1970. Voir notamment *La conception freudienne de l'homme à la lumière de l'anthropologie*, pp. 201-237.

quence essentielle qu'il ne peut y avoir de communication humaine, intersubjective.

"A la place de la communication réciproque, "personnelle", dans le rapport-entre-nous, apparaît la relation unilatérale, c'est-à-dire non réversible, du médecin et du patient, et la relation encore plus impersonnelle du chercheur et de son objet théorique de recherche" (1).

La forme de communication que voulut instaurer Freud avec ses patients semblerait donc, selon Binswanger, mettre en parenthèses l'expérience présente, interhumaine, la participation effective de l'analysé et la confrontation inhérente à toute communication telle que définie par l'analyse existentielle dont Binswanger est l'initiateur. Le but de ce troisième chapitre est précisément de laisser voir que la psychanalyse freudienne, à partir des éléments étudiés dans les chapitres précédents, présente une conception de la communication beaucoup plus existentielle que nous pourrions le croire. En d'autres termes, nous voudrions montrer que la nature du dialogue analytique permet, entre l'analysé et son analyste, une relation réciproque, interpersonnelle, c'est-à-dire envisagée comme un rapport entre deux sujets qui créent un échange dont le fondement est basé sur une compréhension mutuelle et bilatérale dans un mouvement réversible.

(1) *Ibid.*, p. 226.

Pour atteindre notre but, nous exposerons d'abord les grandes lignes de la critique de Binswanger envers le fondateur de la psychanalyse. Nous essayerons ensuite de dégager les éléments qui pourraient démontrer le fondement philosophique du dialogue psychanalytique par rapport à la critique portée par l'analyse existentielle.

Binswanger définit l'homme freudien comme l'*homo natura* en opposition à l'*homo existentialis* (ou *persona*). L'*homo natura* ou l'image que Freud se fait de l'homme est une idée authentiquement naturaliste, biológico-physiologique.

"C'est une construction naturaliste au même titre que l'idée biológico-physiologique de l'organisme, au même titre que l'idée chimique de la matière comme quintessence des éléments et de leurs combinaisons, au même titre que l'idée physique de la lumière, etc"(1).

La conception freudienne de l'homme est pénétrée du primat des sciences naturelles dans la mesure où l'homme devient un "objet" ou une créature naturelle sur laquelle l'homme de science peut porter ses observations et tenter ses expériences. C'est pourquoi Binswanger range Freud parmi les empiristes psychologiques pour lesquels la connaissance de l'homme a comme fondement l'expérience sans laquelle il n'est pas possible d'apprendre à connaître quelque chose sur la réalité de l'être. En d'autres termes, la position empiriste

(1) *Ibid.*, p. 210.

pose comme principe méthodologique qu'il n'y a pas de connaissance de l'homme qui ne soit pas fondée sur une élaboration intellectuelle (scientifique) d'observations rigoureusement étudiées.

Comme nous le constatons, la critique de Binswanger porte essentiellement sur le fondement méthodologique de la psychanalyse freudienne. Celle-ci en effet procède de la même manière que toute science naturelle, c'est-à-dire en instituant comme fondement de la connaissance les observations minutieusement contrôlées, vérifiées qui peuvent devenir après expérimentation des lois universelles s'appliquant à chaque être en particulier. Voyons maintenant un autre aspect de la critique de Binswanger et qui est la conséquence immédiate du premier.

Selon Binswanger, la découverte empirique de la psychanalyse est le primat donné au corps, à la notion de *corporalité* devenue chez Freud "la base motivale intrinsèque de l'interprétation de l'homme" (1). La méthode empiriste freudienne aboutit par voie de conséquence à découvrir une détermination de la nature de l'homme basée essentiellement sur une conception naturaliste de l'être humain. La notion de corporalité devient alors ce qui permet d'uniformiser et de niveler l'essence multiforme de l'être dans la mesure où il est concédé à cette notion "une compétence de juge dans la détermination de ce que l'homme est au fond de son être" (2).

(1) *Ibid.*, p.213.

(2) *Ibid.*, p.212.

L'*homo natura* est donc un être essentiellement défini par rapport à son corps et il est considéré ainsi comme un "objet" ou produit passif de ses pulsions. L'homme n'est plus qu'un être subjugué par des pulsions (de vie et de mort ou *Eros* et *Thanatos*) et ce déterminisme biologico-psychologique s'appelle "principe de plaisir" ou de "volonté de vivre". C'est pourquoi l'*homo natura* est, selon Binswanger, synonyme de l'*homo vita*.

"L'*homo natura* de Freud n'est pas seulement volonté de puissance (il l'est incontestablement aussi!) mais volonté de quelque chose, dont la volonté de puissance ne représente qu'un cas particulier: volonté de plaisir, c'est-à-dire de "vie" et d'accroissement vital" (1).

La critique fondamentale de Binswanger à l'égard de la conception freudienne de l'homme réside dans le fait qu'il reproche à son maître d'avoir érigé le "principe de plaisir" au rang de principe premier qui détermine ce que l'homme est au fond de son être. Eriger le principe de plaisir comme détermination de la nature humaine entraîne comme conséquence la mise entre parenthèses de tout ce qui n'est pas corporalité et la réduction de l'homme à un fait dénué de sens, de faire de lui un objet passif poussé par ses pulsions et de considérer, enfin, que tout ce qui dépasse le "corps" n'est qu'une sublimation ou une illusion. En d'autres termes, la concep-

(1) *Ibid.*, p. 214.

tion freudienne de l'homme fait de l'être humain un être déterminé par la motion pulsionnelle, donc un être incapable de se détacher de la poussée mystérieuse de ses instincts, un être sans liberté et sans intentionnalité. La sublimation constitue principalement ce processus par lequel la pulsion passe d'un niveau inférieur à un niveau supérieur.

Mais Binswanger fait remarquer qu'il est difficile de déterminer la nature de la qualité du résultat (manifesté par exemple dans la vie religieuse et artistique) si on utilise le principe de plaisir comme critère d'appréciation puisqu'il ne peut, en aucune façon, servir de base pour porter un jugement sur la valeur intrinsèque de la création humaine (artistique, religieuse, etc.). Car ce principe ne constitue qu'un mode déterminé de l'exister humain ou de l'être-dans-le-monde. En d'autres termes, le rapport entre l'homme et autrui et son insertion dans le monde ne se réfèrent pas seulement ou exclusivement à la possibilité de conservation et d'accroissement de la vie. *Construire* l'homme comme objet dont la fin ultime ou le but premier de son existence est régi par le principe de plaisir, c'est *détruire* l'homme dans sa totalité, c'est oublier les autres éléments qui constituent son tout: sa liberté et sa possibilité de réflexion et de décision.

Ce que Freud a oublié, selon Binswanger, c'est de considérer l'homme non seulement comme un objet de connaissance pour un autre homme mais aussi comme un sujet autonome qui est responsable de son propre destin. Freud a donc oublié

de considérer tous les modes ou manières possibles de l'être. Ce qu'il a finalement créé, c'est l'image de l'homme "unilatéralisé", compris exclusivement comme un objet passif et subjugué par ses pulsions. Il a présenté l'homme ou l'image d'un homme muni d'un tout fonctionnel (mécanisme psychique: Ca, Moi et Surmoi) qui fait le lien entre le corps (principe de plaisir) et l'esprit (sublimation). Car les pulsions du Ca n'atteignent le niveau conscient que par un processus dont le résultat final représente une réalité illusoire. En outre, puisque le Moi est aussi une des instances de l'appareil psychique possédant des éléments inconscients, la région traditionnellement définie comme celle de la délibération et de la liberté devient par conséquent une zone qui échappe au contrôle de l'homme et dont la force le rejette encore plus au rang d'objet manipulé par des éléments obscurs et échappant à son emprise réelle.

Selon Binswanger, la conception freudienne de l'homme est fondée sur une conception médicale, pratico-pratique qui correspond à un souci d'efficacité thérapeutique selon lequel il est possible d'agir "objectivement" sur la psyché humaine lorsqu'elle est "déréglée" et d'espérer une guérison pour que l'homme puisse fonctionner de nouveau, c'est-à-dire reprendre un contact normal avec le monde qui l'entoure. Car il faut admettre, dit Binswanger, qu'avec "la doctrine de l'*homo natura*", il est possible non seulement de travailler scientifiquement mais aussi, ce qui est plus, d'agir pratiquement ou de "faire

quelque chose", à savoir:guérir" (1).

En ayant créé "objectivement" le mécanisme des pulsions, Freud devait dès lors permettre à la science d'agir concrètement sur ce mécanisme lors de manifestations de déséquilibre, comme par exemple la névrose. Ce mécanisme pouvait, selon le terme de Binswanger, être "réparé" par la technique analytique qui supprime le refoulement et fait régresser le mécanisme par l'action curative du transfert. Mais créer l'image de l'homme régi par ce mécanisme pulsionnel, c'est-à-dire régi par le seul principe de conservation et d'accroissement de la vie, c'est nier toute "ipséité" ou la nature de l'être-dans-le-monde qui trouve en lui-même le sens de son être et qui peut délibérément tracer sa propre voie de son insertion dans le monde. L'*homo natura*, en opposition à l'*homo existentialis* ou *persona*, est un être chosifié, objectivé, dépendant, donc un être incapable de créer une relation sujet-sujet, c'est-à-dire une relation entre un *JE* et un *TU* qui, transcendant leur propre "ipse", créent un lien commun dans le *NOUS* universel qui dépasse le niveau des singularités.

En d'autres termes, l'*homo natura* est un être incapable de créer une rencontre réelle avec autrui parce qu'il ne peut créer de véritable communication verbale, laquelle suppose une

(1) *Ibid.*, p. 208.

rencontre entre un *JE* (sujet actif ou support d'une action) et un *TU* (sujet actif qui devient, après écoute, support d'une autre action). Ainsi, non seulement l'idée de l'*homo natura* met entre paranthèses "ipséité" et portée ou sens, mais aussi elle met entre parenthèses personne et communication, bref l'existence toute entière (1).

Résumons-nous. Binswanger accuse Freud d'avoir réduit l'homme *existentialis* ou *persona* à l'homme *natura*, c'est-à-dire à une notion naturaliste selon laquelle l'être humain est considéré comme un objet de recherche à partir duquel il est possible d'observer que son agir, son sens premier et sa visée ultime sont déterminés par le principe de plaisir (notion de *corporalité* ou de *vitalité*). La conception freudienne de l'homme correspond alors à l'image de l'homme déterminé par ses pulsions et que la création spirituelle ou intellectuelle n'est qu'un niveau supérieur auquel ces pulsions parviennent à travers le processus psychique. Ainsi défini, l'homme devient un être incapable de s'ouvrir au monde et de réaliser son être-dans-le-monde puisqu'il ne peut pas trouver l'Autre dans une communication verbale qui implique un être personnalisé et un rapport-entre-nous (entre deux sujets ou personnes) fondé sur la réciprocité ou la bilatéralité.

(1) *Ibdi.*, p. 226.

Notre propos est à présent de montrer que l'examen du dialogue analytique préconisé par Freud et éclairé par la théorie de Jakobson fait voir que Freud se faisait de l'homme l'image d'un "sujet" et non seulement l'image d'un objet. Tout l'entretien psychanalytique présuppose en effet qu'il s'agit d'un dialogue entre deux sujets capables de créer une communication verbale, laquelle implique la rencontre d'un *JE* et d'un *TU*, c'est-à-dire entre un "destinateur" et un "destinataire" qui constituent tous deux les supports actifs de l'action commune entreprise. En outre, cette rencontre implique que les interlocuteurs créent une manière ou une forme de "contact" susceptible d'engendrer un rapport réciproque, réversible ou bilatéral. Enfin, ce rapport réciproque implique que les interlocuteurs utilisent un "code" ou un langage apte à l'ouverture de soi sur l'autre et qui élargit la compréhension mutuelle. Cette ouverture sur l'autre et cette compréhension de soi sont déterminées par la possibilité que le "message" réfère à quelque chose qui appartient à un sujet mais qui peut être mis en commun.

Trois thèses fourniront la dimension essentielle du dialogue analytique: ouverture sur l'Autre, compréhension de soi et action universalisante du langage.

Ouverture sur l'Autre. Dans son excellent livre *Les Philosophies de la communication* (1), René Schérer tente de

(1) Paris, Société d'Édition de l'Enseignement Supérieur, 1970.

démontrer que la thérapeutique analytique, loin de n'être qu'un simple traitement des maladies psychiques, est aussi un rapport de l'homme avec l'Autre, c'est-à-dire une relation où le sujet (destinateur) s'ouvre sur autrui et élargit sa compréhension de soi. L'analysé est celui qui, dans la rencontre avec son analyste, va exprimer librement, sans contrainte ce qu'il ressent au plus profond de son être. La fonction *expressive* ou *émotive* qui appartient en propre à l'analysé n'a qu'une seule visée: celle de laisser voir les états d'âme de celui-ci au moment où il parle. Quelles sont donc les implications philosophiques de la fonction expressive?

Si nous pouvons considérer l'analysé comme un sujet autonome capable d'une rencontre réelle, comme un *JE* support d'une action, c'est parce qu'il lui est accordé la liberté de dire tout ce qui lui vient à l'esprit. En d'autres termes, l'analyste en laissant son patient dire tout ce qui lui vient à l'esprit lui accorde cette valeur fondamentale qui est le pouvoir de s'ouvrir sur un Autre. Contrairement au malade soumis à la manipulation d'une technique (l'hypnose) et à l'autorité du médecin, l'analysé peut parler de son expérience présente ou pour le moins tenter de l'exprimer afin de mieux la comprendre et de se connaître lui-même.

Si l'analysé est considéré comme un sujet et non comme un simple objet d'observation et d'expérimentation, c'est parce que le "rôle du psychanalyste [est] de mettre à jour ce qui était caché dans l'inconscient du malade, et après avoir établi

une cohésion entre tous les éléments ainsi découverts, à en faire part au malade au moment voulu" (1). Ce que l'analyste apprend des états d'âme de l'analysé n'est pas dû au fait que ce dernier serait comme un texte en langage déchiffrable. Car l'analyste ne sait que ce que l'analysé lui *dit* et ce qui est réellement dit dépend de la volonté et de la sincérité du patient. En d'autres termes, la vérité qui se cache sous les propos de l'analysé n'est rien d'autre que la vérité sur lui-même, en autant que la règle fondamentale est respectée, à savoir: la sincérité.

Mais qu'est-ce que l'analyste apprend de l'analysé? Il apprend à reconnaître les signes, les indices lui permettant d'interpréter des faits qui restent obscurs ou ignorés du principal intéressé: l'analysé. Devrions-nous alors avouer que l'analysé n'est pas un véritable sujet, un être conscient de ses actes et de ses paroles mais un être passif puisqu'il ignore ce qu'il cherche au profond de lui-même et qu'il est emprisonné par des pensées qui ne lui appartiennent pas? Si la réponse est affirmative, cela implique que la critique de Binswanger est justifiée et que la communication analytique est une leurre ou une illusion.

Si la méthode freudienne est une méthode d'interprétation fondée sur l'observation des particularités du comporte-

(1) Freud, cité par René Schérer, *op.cit.*, p. 131.

ment expressif contenu dans un mécanisme "dérégulé" objectivement observable et si le rôle de l'analyste ne consiste qu'à faire part de ses conclusions à l'analysé, nous pourrions conclure alors que celui-ci ne peut irrémédiablement pas être un sujet puisque son ipséité, son identité propre lui échappe. Il est incontestable que l'analysé est considéré comme un objet, c'est-à-dire comme un être sur lequel la science peut agir afin de lui procurer un soulagement thérapeutique. La conception freudienne de l'homme est basée en effet sur le mécanisme ou le dynamisme de la vie psychique qui forme l'expérience individuelle. Mais devons-nous pour autant affirmer que Freud n'a pas aperçu la valeur "spirituelle" de l'homme et qu'il a mis entre parenthèses la capacité humaine de penser et d'agir d'une façon autonome ou libre?

Nous croyons que l'une des principales raisons qui a incité Freud à abandonner la méthode cathartique au profit du mode de l'association libre est fondée sur le fait que le patient, dans le cadre de la cure cathartique, n'était pas considéré comme un véritable sujet mais uniquement comme un objet et que, par conséquent, il ne pouvait y avoir une rencontre réelle entre deux sujets. Comment alors la rencontre entre deux sujets devient-elle possible dans le dialogue analytique? En d'autres termes, quel est le processus qui soutend la rencontre entre l'analysé et l'analyste et quel en est son fondement philosophique?

La relation dans laquelle s'opère la rencontre de l'analysé et de l'analyste se laisse voir principalement dans le phénomène du transfert. Nous savons que le transfert fait apparaître deux moments où la communication semble inopérante: le premier moment où la résistance du moi oblige le patient à renoncer à établir le contact, c'est-à-dire à se taire, et le deuxième où la résistance des éléments refoulés entraîne le malade à interrompre l'entretien. Or c'est précisément ces deux moments qui nous permettent de déceler l'acte transcendant, interpersonnel dans lequel l'analyste est engagé. Dépasser la résistance du moi, *vouloir* échapper à l'emprise de ses motions pulsionnelles, c'est vouloir prendre en charge sa propre identité aliénée dans le processus naturel dans lequel l'analysé est confiné. Vouloir *reconnaître* ses propres limites et pouvoir les dépasser, cet acte de volonté est bien la caractéristique d'un être personnel; vouloir l'autonomie, c'est déjà conquérir son autonomie devant les lois de la nature. Mais même si l'analysé possède la capacité de se libérer des chaînes de la nature, comment peut-il le faire tout en ne niant pas l'être-dans-le-monde qui définit l'homme dans la rencontre d'un *NOUS*, c'est-à-dire dans la réciprocité des consciences? En d'autres termes, y a-t-il dans le dialogue analytique un contact existentiel tel que, pour repousser les critiques de Binswanger, la rencontre entre un *JE* et un *TU* s'opère dans un lieu commun où deux êtres conscients dépassent les ipséités et fondent un espace universel?

Chez Freud, le *NOUS* est le fruit d'un processus: l'*identification*. Ce qui détermine le fondement de la communication dans le cadre du dialogue analytique, c'est le phénomène de l'identification à l'image du père qui est reproduit dans l'identification à l'analyste. Or si l'analysé ne peut pas revenir sur lui-même, la conséquence est qu'il ne se retrouve pas et nous sommes conduits à reconnaître que le dialogue analytique n'est pas une véritable rencontre entre deux sujets puisque la personnalité de l'analysé est confondue avec celle de son analyste. L'entretien analytique ne permettrait donc pas une connaissance de soi puisqu'en s'ouvrant à l'Autre, on ne se perdrait que davantage.

La résolution de cette aporie demande que nous situions de manière satisfaisante le contexte dans lequel les interlocuteurs se trouvent et de reconnaître également un caractère particulier de l'analysé qui semble nous avoir échappé. La technique psychanalytique s'adresse principalement à une certaine catégorie de personnes. Plus précisément "(...) c'est aux névroses que le traitement psychanalytique freudien s'applique par excellence. pour la raison (...) que le contact avec l'autre reste toujours possible et présupposé et ne soulève pas de problème insoluble pour l'inauguration de l'analyse et son prolongement" (1).

Selon Schérer, la maladie n'est pas un mode de conscien-

(1) *Ibid.*, p. 141.

ce, mais un mode de présence au monde. C'est pourquoi il est injustifié de supposer que le dialogue analytique aurait comme fondement une relation où la conscience de l'analysé serait mise entre parenthèses. La réciprocité des consciences est possible avec les névrosés précisément pour la raison qu'ils n'ont pas une conscience annihilée mais une présence au monde qui est limitée par un attachement exagéré au monde des pulsions inconscientes. Du point de vue thérapeutique, ils sont ainsi les sujets idéaux pour tenter une rencontre dont le point culminant devrait être un retour sur soi en annulant la force aliénante des motions pulsionnelles.

Pour comprendre le processus par lequel la névrose peut être guérie et pour mieux en déceler la portée, examinons les moments importants de la cure analytique.

D'abord, l'analysé doit révéler tout ce qui lui vient à l'esprit et l'analyste l'écoute attentivement. Ensuite l'analyste tente d'interpréter les événements refoulés à partir des manifestations des symptômes. Enfin, nous observons au début et au cours de l'entretien des résistances de la part de l'analysé mais une fois ces résistances surmontées, l'analyste peut faire part à l'analysé de ses interprétations que celui-ci accepte ou non comme siennes. Dans l'échange entre l'analysé et l'analyste, celui-ci doit, pour éviter les conséquences du transfert, rester impénétrable et, "à la manière d'un miroir, ne faire que refléter ce qu'on lui montre" (1). Cette attitude

(1) Freud, *loc.cit.*, p. 54.

"objective" de l'analyste est rendue nécessaire par le contexte thérapeutique dans lequel les interlocuteurs se trouvent. La relation demeure dans sa portée ou dans son sens une relation interpersonnelle dans la mesure où nous distinguons le moment où l'analyste doit assurer à l'analysé une garantie formelle qu'il sera écouté, qu'aucune intervention arbitraire ne viendra perturbée le cours de l'entretien. Cette "fermeture" décelée dans l'attitude de l'analyste serait-elle un indice que lui-même est considéré comme un objet puisqu'il ne semble être qu'un réceptacle passif où s'engouffrent les informations provenant de l'analysé?

Nous devons distinguer le moment où l'analyste doit demeurer aussi objectif que possible afin de donner à l'analysé la possibilité de donner libre cours à ses pensées et le moment où il délaisse cette attitude froide lorsqu'il propose au moment opportun ses propres interprétations. Ce n'est que lorsque l'analysé est prêt à faire siennes les interprétations de son analyste que la relation entre ces deux interlocuteurs prend sa valeur intrinsèque. L'attitude objective de l'analyste est la condition qui garantit que la personnalité de l'analysé sera respectée et que sa liberté d'expression sera assurée. Une fois que l'ouverture sur l'Autre est elle-même assurée, l'analysé est prêt à faire un autre pas vers la compréhension de lui-même. En d'autres termes, ce n'est qu'après avoir donné toutes les garanties à l'analysé que ses paroles ne seront pas proférées en vain que l'on peut songer à les

incorporer dans le processus du retour sur soi ou sur la compréhension du sens de ses paroles. C'est pourquoi nous allons maintenant franchir une autre étape et nous interroger sur la notion de compréhension de soi qui se dégage du dialogue analytique.

Compréhension de soi. Nous avons déjà dit que chez Freud le *NOUS* était le fruit d'un processus appelé l'*identification*. L'identification originelle se confond avec l'image du père. Il faudrait se demander sur quoi est fondée l'identification dans la cure analytique. En d'autres termes, nous devons essayer de dégager quel est le *réfèrent* ou ce quelque chose dont il est question entre l'analysé et son analyste et comment ce réfèrent ou ce contexte nous amène à la notion de compréhension de soi.

Lorsque l'analysé se présente devant l'analyste, son but est de découvrir la ou les raisons pour lesquelles sa vie psychique n'est pas en harmonie avec le monde qui l'entoure. Nous avons pu constater que ce que l'analysé cherche à comprendre et à connaître, ce sont les éléments inconscients qui le régissent contre sa volonté. Ces éléments inconscients portent différents noms: traumatismes, événements oubliés, complexes refoulés, etc.

Selon Jean Say, la psychanalyse peut être définie comme "la science des événements" ou des traumatismes inconscients qui échappent à la compréhension du sujet. Le traitement ana-

lytique permet de faire prendre conscience de l'événement que le patient a vécu et qu'il a oublié à cause du facteur de refoulement qu'il véhiculait. Bien plus, la psychanalyse est en mesure non seulement de faire prendre conscience du complexe refoulé mais elle est aussi en mesure d'en découvrir le sens caché. L'événement -- que Say définit comme le *sens* -- est donc connaissable par l'intermédiaire de la technique psychanalytique. La conclusion de Say est "qu'il n'y a pas de *sens de sens* [connu *a priori*]" et que la psychanalyse est capable de nous en informer" (1). En outre, "il n'y a pas de sujet supposé savoir le sens du sens" (2), de sorte que l'analysé doit obligatoirement entrer en relation avec l'Autre -- l'analyste -- pour tenter de déchiffrer l'événement ou le sens, c'est-à-dire tenter de découvrir la signification du complexe refoulé et oublié.

L'analysé ne désire pas seulement savoir quel est l'événement refoulé et oublié qui nuit à son agir mais il désire également connaître la raison pour laquelle il a été refoulé; Or le sujet qui a des choses à dire sur des phénomènes désignés par sa perception demeure celui qui fonde le sens de cet événement. La découverte du *sens du sens* revient exclusivement à l'analysé qui, par son ouverture sur l'Autre, élargit la compréhension de soi. Celle-ci est assurée par le fait que

(1) Jean Say, *Psychanalyse et langage*, dans *La Psychanalyse*, Paris, coll. "Le Point de la Question", 1969, p. 166.

(2) *Ibid.*, p. 167.

l'on permet la répétition de l'événement traumatisant passé. Cette répétition est l'avantage qu'offre le transfert "d'inciter le malade à faire se dérouler sous nos yeux un important fragment de son histoire. Tout se passe comme s'il agissait devant nous, au lieu de seulement nous renseigner" (1). L'analysé n'est donc pas considéré seulement comme un objet susceptible d'apporter une information mais il est également considéré comme un sujet qui participe activement au processus de découverte de l'événement traumatisant et cette découverte s'opère à travers le resouvenir de son histoire *personnelle*. Grâce au mécanisme du transfert, il reprend en main la partie de son passé qui lui échappait et il peut, grâce à cette prise de conscience ou ce resouvenir, combler le vide qui le rendait étranger à son expérience *présente*.

La critique que formule Binswanger à l'égard de Freud en ce qui concerne la mise entre parenthèses de l'expérience présente perd ici sa force. En effet, la technique psychanalytique considère l'homme dans son historicité lorsqu'elle propose de lever le voile sur l'illusion présente (névrose) en l'éclairant par les événements passés afin d'assurer au sujet la reprise en main ou le contrôle de sa vie intersubjective. Bien plus, en éclairant l'expérience *présente* (illusoire parce que créée sur les fantasmes du *passé*) la psychanalyse redonne au sujet son entière responsabilité d'envisager son être *futur*; elle lui donne la possibilité de se dégager de

(1) Freud, *loc.cit.*, p. 49.

l'emprise d'un passé inconnu afin de bâtir, dans le présent, les conditions du développement de son être. Si le mécanisme du transfert n'était seulement qu'un simple mécanisme de reproduction d'expériences passées sans retour sur le sujet, il mettrait entre parenthèses la notion de *nouveauté* qui constitue une des caractéristiques de l'*homo existentialis*: l'être en projet qui transcende le passé et le présent.

Résumons-nous. Le dialogue analytique permet au sujet non seulement de s'ouvrir sur l'Autre -- ouverture que seul un sujet peut effectuer -- mais il permet également d'opérer un retour sur soi en vue d'une meilleure compréhension de ce que le sujet est au fond de son être. Cette compréhension de soi est le fondement de la réalisation des aspirations profondes de l'homme et, par conséquent, ce qui permet d'enrayer la puissance inconnue des motions pulsionnelles. C'est pourquoi il faut voir que la participation du sujet, même si elle semble limitée à un certain moment de l'entretien analytique, prend toute sa force et tout son sens lorsque l'analysé a repris le contrôle de sa vie psychique. Ce dont il s'agit essentiellement dans le dialogue analytique ou l'élément sur lequel on est constamment obligé de revenir, c'est l'analysé lui-même qui, après avoir opéré un retour sur lui, peut assumer ce qui le "dépassait" et accomplir son être.

Bien plus, si le référent du dialogue analytique n'était que le complexe refoulé ou recherché, nous pourrions reprocher à Freud d'avoir mutilé l'homme en ignorant son expé-

rience présente et la liberté de s'actualiser dans son individualité. Nous avons pu constater que, malgré le contexte thérapeutique dans lequel se trouve l'analysé, il lui est accordé la possibilité de confronter sa conscience avec celle de l'analyste pour une meilleure compréhension de ce qui nuit à son agir. Examinons sous un autre angle cette assertion.

L'action transcendante du langage. Nous avons vu dans le chapitre précédent que l'analysé et l'analyste utilisent deux codes pour tenter de déchiffrer l'élément qui nuit au fonctionnement normal de la vie psychique du premier: le langage usuel et le langage symbolique, ou, si l'on préfère, du signe linguistique et du symbole onirique. L'une des caractéristiques du signe est manifestée par son appartenance qui est commune aux deux interlocuteurs. Car sans ce caractère commun, aucune communication n'est possible. L'une des caractéristiques du symbole est au contraire son appartenance particulière à la vie psychique de l'analysé. En d'autres termes, tandis que le signe linguistique ne prend une signification que lorsqu'il est une propriété commune à l'analysé et à l'analyste, le symbole onirique au contraire ne prend son sens qu'en référence avec le passé personnel de l'analysé.

De plus, le sens du symbole est donné par son insertion dans le signe linguistique. Nous avons dit en effet que le langage onirique (symbolique) ne peut être interprété qu'en référence directe au signe linguistique ou au langage usuel.

C'est dans ce sens que nous avons affirmé qu'il n'y avait pas de fonction métalinguistique dans le langage onirique dans la mesure où l'on ne prend pas l'expression "langage onirique" dans le sens strict.

Le symbole ne peut constituer une langue mais il se greffe au langage usuel et utilise son matériel. Mais si le sens du symbole n'appartient ou ne peut se référer qu'à l'expérience personnelle de l'analysé, cette appartenance exclusive ne signifie pas qu'il n'est pas communicable à autrui ou qu'il n'est pas déchiffrable. Au contraire, le symbole est, dans le cadre de l'entretien analytique, ce qui permet aux deux interlocuteurs de trouver un terrain commun de discussion. L'appartenance du symbole à la vie personnelle de l'analysé signifie que le symbole peut être communicable et compris par les deux personnes en cause à la condition que l'analysé soit considéré comme un sujet capable d'établir une rencontre réelle. En d'autres termes, le symbole qui se réfère à l'histoire individuelle de l'analysé ne s'exprime qu'à la condition que l'analysé puisse être considéré comme un sujet autonome, un sujet actif qui exprime ses états d'âme auxquels le symbole renvoie. Bien plus, le symbole est déchiffrable, c'est-à-dire le sens du symbole est connu parce que celui-ci se greffe au langage usuel, lequel constitue le lieu commun où les deux interlocuteurs se retrouvent.

En effet, il ne peut y avoir de compréhension du langage symbolique si nous ne supposons pas l'existence d'un

code commun auquel le destinataire (l'analysé) et le destinataire (l'analyste) puissent se référer. C'est précisément le rôle du signe linguistique -- ou du langage usuel en général -- d'opérer cette convergence des deux consciences en présence et de permettre une *confrontation* dont l'unique but est de chercher ensemble à comprendre le sens profond du symbole.

Le langage usuel possède précisément cette fonction qui consiste à orienter les interlocuteurs sur le code même qui véhicule directement ou indirectement le message de l'inconscient. Cette fonction *métalinguistique* correspond en effet à cette propriété que possède le langage de permettre à deux sujets de confronter leurs pensées et, par conséquent, de parvenir à un accord bilatéral. Le langage est ce lieu commun où deux consciences peuvent dépasser leur individualité singulière et atteindre l'universalité. La fonction transcendante du langage permet ainsi l'intercommunicabilité des expériences personnelles de deux sujets dans une rencontre où la relation *JE/TU* est réversible jusqu'au moment où le destinataire et le destinataire décident d'interrompre leur entretien.

Nous nous sommes proposés dans ce chapitre de faire voir les éléments pouvant nous aider à démontrer comment le dialogue analytique constituait une rencontre réciproque, interpersonnelle et envisagée comme un rapport entre deux sujets capables d'un échange visant la compréhension mutuelle et bilatérale dans un mouvement réversible. Les trois thèses qui fournissaient la dimension essentielle du dialogue analytique ont été identi-

fiées comme étant *l'ouverture sur l'autre*, *la compréhension de soi* et *l'action transcendante du langage*. Ces trois thèses démontrent à nos yeux que la conception freudienne de l'homme n'est pas seulement limitée à l'image de l'*homo natura* ou à l'image de l'homme comme objet de science mais elle débouche sur la notion de l'homme capable de s'ouvrir sur l'Autre de façon délibérée et consciente; capable de comprendre et d'assumer les nécessités qui le poussent malgré lui, donc à parvenir à une meilleure compréhension de soi; capable enfin de transcender ces nécessités par une action commune entreprise à l'aide d'un instrument dont l'appartenance est commune: le langage humain. La conclusion à laquelle nous sommes finalement parvenus est que l'homme freudien, même s'il est considéré comme un objet d'observation et d'expérimentation, est aussi envisagé comme un être capable de devenir un sujet actif, un élément de participation du processus communicatif engagé entre un destinataire qui demeure, en dernière analyse, celui qui oriente les débats puisque c'est de lui dont il s'agit tout au long de l'entretien.

CONCLUSION

Il aurait peut-être été très intéressant d'avoir proposé une étude portant sur les fondements mêmes de la théorie de la communication verbale. En effet, nous aurions pu opposer la théorie de Jakobson à celles des auteurs comme Bülher, Ombredane, Morris et Skinner. Ces quatre auteurs, dont les préoccupations ont également été celles de Jakobson, ont eux aussi proposé une grille d'analyse de l'acte de la communication verbale (1). Même si la philosophie, la psychologie et la linguistique gagneraient beaucoup d'une telle étude, notre but n'était cependant pas de montrer quelle est la meilleure théorie de la communication proposée jusqu'à ce jour. D'ailleurs nous croyons que les idées de Jakobson représentent la théorie la plus élaborée et qu'elle généralise tout ce que ses prédécesseurs ont pu dire à ce sujet. C'est pourquoi nous restons persuadés que la théorie de Jakobson est la plus apte à nous laisser découvrir la nature de la communication psychanalytique, même si nous n'avons pas jugé

(1) Le lecteur intéressé à comparer les idées de ces différents auteurs pourra consulter les ouvrages suivants: K. Bülher, *Die Axiomatik der Sprachwissenschaft*, dans *Kant-Studien*, 38, 1933; A. Ombredane, *Les usages du langage*, dans *Mélanges offerts à P. Janet*, Paris, 1939; Idem, *Etudes de Psychologie médicale: I, Perception et langage*, Rio de Janeiro, Atlantica, 1944; C. Morris, *Signs, language and behavior*, New York, Prentice-Hall, 1946; B.F. Skinner, *Verbal behavior*, New York, Appleton Century Crofts, 1957.

utile d'apporter dans cette recherche toutes les preuves satisfaisantes.

Dans un premier temps nous avons essayé de faire ressortir les principales caractéristiques du dialogue instauré dans la cure cathartique, dialogue que nous avons appelé *pré-analytique* parce qu'il constitue dans l'histoire de la psychanalyse la première tentative, ou si l'on préfère, le prélude à l'instauration du véritable dialogue *analytique*. Quels sont donc les éléments pertinents qui pourraient nous laisser croire que la méthode cathartique ne procure pas la possibilité de créer une communication répondant à tous les critères de base de la théorie de la communication telle que proposée par R. Jakobson? En d'autres termes, qu'est-ce qui nous permet de penser que notre interprétation de l'itinéraire freudien nous a apporté des éléments valables pour juger de la qualité du dialogue psychanalytique?

Dans sa première tentative d'engager le dialogue avec ses patients, Freud n'avait pas selon nous découvert sa propre démarche, sa propre voie. L'engagement personnel déployé dans cette forme de communication n'avait pas encore émergé d'une réflexion soutenue et d'une expérience vraiment vécue. Nourrissant certainement les plus grandes ambitions, il ne pouvait pas se détacher de l'influence de son maître Breuer. C'est pourquoi il se comporta vis-à-vis de ses patients comme la technique de l'hypnose l'exigeait: d'une façon froide et autoritaire. Tout le comportement, toute l'activité

émotive du malade était subordonnée à celle du médecin, sans qu'aucune attention particulière ne soit portée sur le principal intéressé: le malade lui-même. Celui-ci devait non seulement se soumettre à l'autorité absolue du médecin mais il devait aussi être l'esclave d'une technique, l'hypnose, qui ne donnait pas toujours tous les résultats attendus.

Ce qui détermina en grande partie l'histoire de la psychanalyse fut sans aucun doute la découverte suivante: le malade n'était pas, dans le cadre de la méthode cathartique, celui sur qui devait reposer le dialogue. En d'autres termes, si le patient représente celui qui doit donner l'élan premier à la communication -- puisqu'il est le *destinateur* -- il faut admettre que la méthode cathartique, et l'utilisation de la technique de l'hypnose qui lui est rattachée, ne permettaient pas de considérer le patient comme l'instigateur principal du processus communicatif, bien au contraire. Et même s'il était considéré comme le principal personnage de la scène qui devait se jouer dans le cabinet du médecin, pourquoi devait-il toujours jouer le rôle de souffleur? Comme au théâtre, il était chargé de souffler des réponses, de fournir des renseignements sur quelque chose qui lui semblait étranger à lui-même.

Les renseignements qu'il devait fournir à partir de questions bien déterminées avaient hypothétiquement un rapport direct avec ce qui lui était le plus cher: ses angoisses, ses désirs cachés, toute sa vie psychique oubliée dont il ne

parvenait pas à se souvenir et qui le hantait. On lui disait que les propos qu'il proférait lors de la cure se rapportaient à des traumatismes -- ce que nous appelons le *contexte* ou le *réfèrent* -- qu'il devait faire resurgir de sa vie infantile et dont il devait prendre conscience après les avoir liquidés à l'aide du discours. Mais il était à demi-conscient et les réponses qu'il donnait au médecin pendant "l'interrogatoire" étaient orientées selon le bon vouloir de celui-ci. Il était ce que Gabriel Marcel appelle un homme "robotisé" qui agit sous l'influence d'un artifice et qui ne demeure qu'une "machine à renseignements". Si nous voulions caractériser l'attitude du patient et celle du médecin dans le cadre de la méthode cathartique, nous pourrions dire que celle du premier est de répondre à des questions bien déterminées et de fournir des renseignements sur sa vie psychique sans qu'il ne se sente aucunement concerné et que celle du second est de mener un interrogatoire ou les débats presque pour sa seule satisfaction.

N'étant pas le maître d'oeuvre de sa propre analyse puisqu'il est sous le contrôle absolu du médecin, ne contrôlant pas lui-même ses propres paroles puisqu'il est à demi-conscient, le patient ne peut en aucune façon engager une véritable discussion sur les mots qu'il utilise lors de cet entretien qui, somme toute, n'en est pas un. C'est pourquoi nous ne pouvons pas parler d'une quelconque fonction *métalinguistique* qui serait créée dans le cadre de la méthode cathar-

tique. En effet, comment imaginer que les interlocuteurs puissent s'interroger sur le sens qu'ils donnent aux mots qu'ils utilisent lorsque l'un d'eux est dans un état hypnotique et que l'autre joue à la fois le rôle du *destinateur* et du *destinataire*? En outre, comment imaginer que le malade pourrait prendre conscience de ses traumatismes oubliés et refoulés lorsque l'intérêt est porté non pas sur lui-même -- bien qu'il soit en dernière analyse lui-même le référent ou ce sur quoi porte la discussion -- mais sur l'expérimentation d'une technique qui s'avère très limitée?

Il n'y avait donc qu'un moyen pour Freud de changer la situation et d'orienter le dialogue d'une manière différente et plus efficace afin d'aider le malade à parvenir à une guérison psychique complète ou à espérer atteindre une vie psychique plus équilibrée. Ce moyen Freud le découvrit lorsqu'il décida d'intervertir les rôles, ou mieux, de redistribuer les rôles comme ils devaient l'être. Le patient est donc devenu celui qui alimente la discussion, de façon libre et consciente. En faisant promettre au malade de dire tout ce qui lui vient à l'esprit, sans rien omettre ni cacher, le médecin consent à ne pas intervenir arbitrairement ni à orienter la discussion selon un thème déterminé par lui. Le malade est absolument libre de dire tout ce qui lui plaît, à la condition toutefois qu'il demeure sincère et qu'il accepte de faire confiance à l'expérience et aux connaissances de celui qui est chargé de lui venir en aide.

Avec l'introduction du mode de l'association libre qui permet un contact plus direct et exempt de tout artifice gênant, la psychanalyse est vraiment parvenue à établir un dialogue franc et loyal. Elle redonna au patient la place qui lui revenait dans ce processus linguistique particulier où la relation interpersonnelle devient le prétexte du rapprochement des deux interlocuteurs. Le pacte, signé par le patient qui promet de révéler ses états d'âme de façon honnête et sincère, est aussi accepté par l'analyste dans la mesure où celui-ci consent à adopter une attitude de retrait. L'analyste doit porter une attention spéciale aux propos de l'analysé sans prétendre classer *a priori* les faits révélés; tout en analysant les effets de son propre transfert, il doit interpréter ou tenter de lever le voile sur les secrets cachés derrière les propos du patient.

Mais si le mode de l'association libre apparaît comme un mode libre, il présente toutefois certaines contraintes ou certains inconvénients. La situation psychologique créée par son utilisation apporte certaines difficultés que les interlocuteurs doivent surmonter. Nous pouvons observer en effet l'apparition de deux phénomènes pouvant gêner la bonne marche du dialogue: la *résistance* et le *transfert*. Même si le patient promet de dire tout ce qui lui vient à l'esprit sans rien cacher, il est très souvent sujet à certaines lacunes de mémoire. Tout se passe comme si le patient voulait, consciemment ou non, cacher certaines choses de lui-même, certains détails qui lui semblent insignifiants, superflus ou absurdes.

L'apparition du phénomène de la résistance permit alors à Freud de découvrir un principe essentiel qui allait le guider dans ses futures analyses. Il découvrit que ce que le patient voulait cacher avait un rapport **direct** avec le traumatisme ou l'idée pathogène recherchée. Il n'avait plus qu'à suivre le fil conducteur tressé par la résistance et il était aux portes d'un secret féroce-ment gardé. Freud découvrit en outre que la résistance pouvait être contrecarrée et qu'il existait un contre-poids qu'il a appelé le transfert. Il vit ses patients se comporter comme s'ils voulaient guérir par amour pour lui en projetant sur lui tous les sentiments tendres qui auraient dû normalement être dirigés vers les personnes proches -- généralement le père ou la mère. Le transfert permet au malade d'oublier son désir inconscient de souffrir et de concentrer ses énergies afin de parvenir à la guérison par amour pour son analyste.

Mais le transfert n'est pas qu'un sentiment tendre et positif. Il comporte aussi un côté négatif, hostile car on voit apparaître, lors de la cure analytique, des sentiments de haine et d'hostilité du patient envers son analyste. Ce caractère négatif du transfert laisserait croire que le mode de l'association libre n'est pas aussi efficace, voire même moins efficace que l'utilisation de la technique de l'hypnose et que, somme toute, son introduction dans l'entretien thérapeutique n'est pas la garantie d'une amélioration qualitative du dialogue entre le patient et le médecin. Il semblerait cependant

qu'il n'en est rien et que l'expérience de Freud et le nombre de ses réussites professionnelles (1) prouveraient que la communication a été qualitativement transformée.

Le mode de l'association libre n'a pas seulement permis un meilleur établissement du dialogue ni d'en assurer le prolongement mais il a également permis de mieux déchiffrer le message ou l'information transmise par le patient. L'analyste peut décoder les mots que lui présente l'analysé; grâce à l'association libre il peut non seulement découvrir le sens des propos de son patient mais il peut aussi le faire participer plus activement aux découvertes qui doivent mener vers l'idée pathogène recherchée. Le mode de l'association libre permet en outre aux interlocuteurs de s'interroger sur le sens qu'ils doivent donner aux mots (*code*) ou aux signes linguistiques utilisés lors de leur entretien. En fait, la fonction *métalinguistique*, absente dans le cadre de la méthode cathartique, est rendue possible grâce à la possibilité consciente de s'interroger sur le sens des propos libres que le patient profère, sur le sens de certains de ses actes manqués ou sur le sens de ses rêves.

Au terme de cette recherche, nous voudrions souligner quelques aspects qui ont été volontairement négligés et qui mériteraient, selon nous, que l'on y regarde de plus près.

(1) Il est assez paradoxal de constater que, même si Freud a pu accrocher plusieurs trophées mérités sur le plan professionnel en ce qui concerne la réussite de ses relations interpersonnelles, il n'a pu se vanter d'avoir conservé toutes ses relations amicales.

Dans la perspective d'études plus élaborées, nous pourrions dépasser largement le cadre des observations générales pour approfondir davantage diverses avenues que nous avons tracées dans une recherche volontairement limitée. Nous pourrions ainsi regrouper tout un ensemble d'observations particulières à chaque facteur et fonction linguistique présents dans le dialogue analytique. Basée sur une expérience non seulement d'analysé mais aussi d'analyste, une étude particulière de chaque élément constitutif de l'entretien psychanalytique -- de même que la relation entre chaque élément -- impliquerait en outre une étude des facteurs *extra-linguistiques*.

En effet, comme André Green l'a souligné à juste titre, l'analyste n'est pas seulement intéressé à décoder les mots que lui présente l'analysé, "il est également sensible à la prosodie du discours, à l'étranglement de la voix, aux pauses, à la qualité du silence qui sépare les propositions, au travail qui se fait chez l'analysé à travers sa parole, dans sa psyché et dans son corps"(1). Mais il n'y a pas que les attitudes du patient (*destinateur*) qui méritent une étude particulière. Nous pourrions également envisager une comparaison des diverses attitudes de l'analyste (*destinataire*) telles que proposées par ceux qui sont intéressés à instaurer un dialogue thérapeutique, soit à l'intérieur des diverses écoles psychanalytiques, soit à travers d'autres courants de pensée plus ou moins éloignés de la psychanalyse.

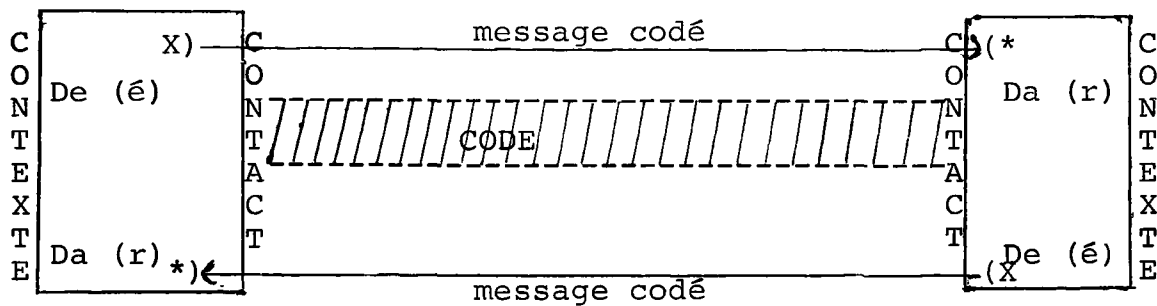
(1) André Green, *Le Discours vivant*, Paris, P.U.F. coll. "Le fil rouge", 1973, p. 238.

Enfin, si la communication entre deux interlocuteurs demeure un sujet vaste et toujours à explorer, celle qui se situe à un tout autre niveau, et que nous appelons le *dialogue intérieur*, mériterait à elle seule une étude à part. Nous savons qu'à partir de l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* (1) Freud conçut une théorie très structurée du rapport entre le langage et la pensée. La théorie de la connaissance freudienne laisse une part considérable au langage; tous ceux qui sont préoccupés par le phénomène du langage et son rapport avec la pensée trouveront dans les textes de Freud une source qui ne tarit jamais et qui peut encore abreuver la réflexion sur un problème inépuisable, un problème sans fonds aussi longtemps que l'homme s'interrogera sur lui-même.

(1) *Naissance*, pp. 307-396.

APPENDICE A

Nous pouvons représenter d'une manière plus complexe les facteurs linguistiques de l'acte de la communication verbale de la façon suivante:



- X) codage du message (signifié) au niveau des centres nerveux, en influx nerveux
- *) décodage, au niveau des centres nerveux, de l'influx nerveux en message (signifié)

Le destinataire (De) ou émetteur (é) envoie au destinataire (Da) ou récepteur (r) le message qu'il a élaboré. Le destinataire, après avoir accueilli et décodé le message, peut devenir à son tour un destinataire dans la mesure où il connaît le contexte -- la référence ou la réalité extra-linguistique dont on parle -- et dans la mesure où il entre en contact avec son interlocuteur. En outre, il y a communication dans la mesure où le code (système de signes oraux ou écrits) est commun au locuteur et à l'interlocuteur. Le point de départ de

la communication est l'activité du codage des signifiés en signes et le point d'arrivée est le décodage des signes en signifiés. Ainsi, lorsque le code est connu, la transmission est instantanée mais lorsque le code est mal connu, voire ignoré, la communication peut être lente ou même pratiquement impossible.

APPENDICE B

L'acte de langage, l'entier du phénomène qui constitue l'objet de la linguistique, est essentiellement un "cinétisme de *transition* entre deux *statismes*, dont l'un -- la langue -- est un statisme de *départ* et dont l'autre -- le discours -- est un statisme d'*arrivée*" (1). Ainsi l'entier de l'acte de langage peut être représenté de la manière suivante:

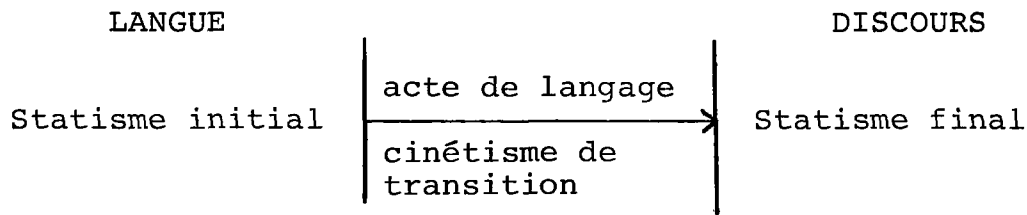


Figure 1

La langue est, selon Valin, ce qui permet d'exprimer en langage articulé, c'est-à-dire en discours, tout ce que nous concevons, soit à l'usage des autres (lorsque nous voulons communiquer avec autrui), soit à notre propre usage (langage intérieur). La langue représente alors l'acquisition permanente et l'exis-

(1) Roch Valin, *Petite Introduction à la Psychomécanique du langage*, dans *Cahiers de linguistique structurale*, no 3, Québec, P.U.L. 1954, p. 32.

tence du dépôt ou le résumé de pensées réalisées par l'humanité. En d'autres termes, la langue constitue une entité abstraite échue au domaine de la *représentation mentale*, tandis que le discours, confiné dans le domaine de l'*expression*, représente ce qui est momentanément exprimé. La langue et le discours formant alors l'entier de l'acte de langage se distinguent par le caractère permanent et abstrait de la première et par le caractère momentané et concret du second.

En outre, la langue et le discours sont différents du fait que la première contient virtuellement et provisionnellement le discours. C'est pourquoi nous pouvons affirmer que la langue siège sur le plan de puissance dans la mesure où elle constitue le contenu virtuel de ce qui peut être exprimé dans le discours, lequel constitue le langage effectif, non virtuel. La figure 1 peut donc être complétée de la manière suivante:

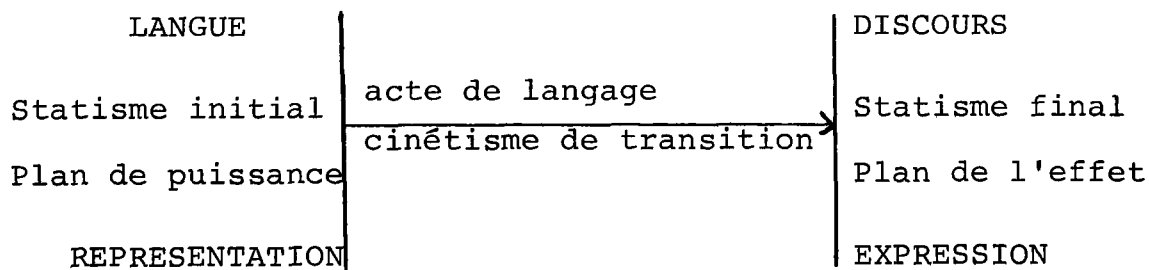


Figure 2

Ainsi, tout ce qui est exprimé doit d'abord être représenté, c'est-à-dire ce qui est, en langage articulé, exprimé,

doit nécessairement être structuré et provisionnellement contenu dans le domaine de puissance.

APPENDICE C

Nous découvrons dans l'histoire des langues un stade originel où le discours constitue l'entier de l'acte de langage: c'est celui des langues primitives dont le turc et les langues amérindiennes en sont des exemples. Dans ces langues, le mot demeure entièrement à construire dans le discours, tandis que dans les langues évoluées (indo-européennes par exemple) il est entièrement et virtuellement construit dans la langue avant son utilisation dans le discours. Dans ces langues primitives, il n'existe pas de mot proprement dit: sa construction est tardive et n'arrive que dans le discours. Il n'est donc pas étonnant de constater que, dans ces langues demeurées concrètes, il n'existe ni de verbe *être*, ni d'article et ni de verbes auxiliaires puisque pour posséder le verbe *être* -- dont la notion est très abstraite -- une langue doit être parvenue à un très haut degré d'abstraction.

La nature intrinsèque des langues primitives, c'est-à-dire des langues où le mot est entièrement construit dans le discours -- ce qui correspond au stade de l'évolution du langage appelé stade *holophrastique* -- est constituée par son caractère concret seulement, comparativement aux langues évoluées qui sont parvenues à un très haut degré d'abstraction. Il existe cependant un stade intermédiaire entre le langage-expression que nous reconnaissons dans les langues primitives

et les langues dites évoluées qui possèdent le langage-expression et le langage-représentation. Ce stade est inscrit dans les langues sémitiques dont l'arabe en est un exemple. Dans cette langue, le mot est partiellement construit en langue (construction représentée par le système consonnantique, par exemple *K-T-B*, l'idée d'écrire) et partiellement construit dans le discours par l'adjonction du système vocalique. Ainsi, à partir de la racine *K-T-B* qui exprime l'idée d'écrire, nous avons les mots *KáTaBa* ("il a écrit"), *KiTāB* ("le livre") et *KāTīB* ("écrivain") (1).

(1) Roch Valin, *Petite Introduction à la psychomécanique du langage*, dans *Cahiers de linguistique structurale*, 3, Québec, P.U.L. 1954, p. 52.

BIBLIOGRAPHIE

Abraham, K., *Selected papers on psychoanalysis*, 2 vol. New York, Basic Books, 1953.

Alexander, F., *The scope of psychoanalysis*, New York, Basic Books, 1961.

Bayen, J.-F., *Freud*, Paris, P.U.F. coll. "Classiques du XXème siècle", no 68, 1964.

Binswanger, L., *Discours, parcours et Freud*, Paris, Gallimard, 1970.

Bloch, O. et Wartburg, W., *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, P.U.F. 5ème édition, 1968.

Brabant, G.-P., *Clefs pour la psychanalyse*, Paris, Seghers, 1970.

Bülher, K., *Die Axiomatik der Sprachwissenschaft*, dans *Kant-Studien*, 38, 1933.

Chertok, L., *L'hypnose*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, no 76, s.d.

De Koninck, Thomas, *Freud: contrariété et communication*, dans *Actes du 15ème Congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie de langue française*, Montréal, éd., Montmorency, 1971, pp. 401-405.

Donnet, J.-L., *L'évolution historique de la psychanalyse*, dans *Histoire de la philosophie, du XIXème siècle à nos jours*, Encyclopédie de la Pléiade, sous la direction d'Yvon Bélaïval, Paris, Gallimard, NRF, 1974, pp. 707-749.

Eysenck, H.J., *The effects of psychotherapy*, dans *International Journal of Psychiatry*, 1, 1965, pp. 99-142.

Fenichel, O., *Problems of psychoanalytic technique*, dans *The Psychoanalytic Quarterly*, 1941.

Fine, Ruben, *Psychoanalysis*, dans *Current Psychotherapies*, édité par Raymond Corsini, Itaska, Illinois, F.E. Peacock Publishers Inc, 1972.

Freud, Sigmund, *Abrégé de psychanalyse*, traduit par A. Berman, Paris, P.U.F. 1950.

-----, *Abstracts on the Standard Edition of the complete psychological works of S. Freud*, édité par Carrie Lee Rothgeb, New York, International Universities Press, 1973.

-----, *An autobiographical study*, traduit par James Strachey, 2ème édition, London, Hogarth Press and The Institute of Psychoanalysis, 1946.

-----, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, suivi de *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, traduit par Yves Le Lay et S. Jankélévitch, Paris, Petite Bibliothèque Payot, no 84, s.d.

-----, *Cinq psychanalyses*, traduit par M. Bonaparte et R.M. Loewenstein, Paris, P.U.F. 1954.

-----, *Collected Papers*, traduit par Joan Rivière, London, Hogarth Press, 1950.

-----, *Délire et rêves dans la "Gradiva" de Jensen*, traduit par M. Bonaparte, Paris, Gallimard, NRF, coll. "Idées", no 234, 1971.

-----, *Dictionary of Psychoanalysis*, édité par N. Fodor et F. Gaynor, New York, Greenwood Press, 1950.

-----, *Essais de psychanalyse*, traduit par S. Jankélévitch, Paris, Petite Bibliothèque Payot, no 44, s.d.

-----, *Essais de psychanalyse appliquée*, traduit par M. Bonaparte et E. Marty, Paris, Gallimard, 1971.

----- (et Breuer, J.), *Etudes sur l'hystérie*, traduit par A. Berman, Paris, P.U.F. 1956.

-----, *Inhibition, symptôme et angoisse*, traduit par Michel Tort, Paris, P.U.F. 1951.

-----, *Introduction à la psychanalyse*, traduit par S. Jankélévitch, Petite Bibliothèque Payot, no 6, s.d.

-----, *La naissance de la psychanalyse, Lettres à Wilhem Fliess, Notes et plans (1887-1902)*, publié par M. Bonaparte et E. Kris, traduit par A. Berman, Paris, P.U.F. 1956.

-----, *La négation*, traduit par H. Hoerli, dans *Revue française de psychanalyse*, tome VII, no 2, 1934, pp.174-177.

-----, *La technique psychanalytique*, traduit par A. Berman, Paris, P.U.F. 1970.

-----, *L'avenir d'une illusion*, traduit par M. Bonaparte, Paris, P.U.F. 2ème édition, 1971.

-----, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, traduit par M. Bonaparte et N. Nathan, Paris, Gallimard, NRF, coll. "Idées", no 198, 1930.

-----, *Le rêve et son interprétation*, traduit par H. Legros, Gallimard, NRF, coll. "Idées", no 185, 1925.

-----, *L'interprétation des rêves*, traduit par I. Meyerson, Paris, P.U.F. 1967.

-----, *Malaise dans la civilisation*, traduit par Ch. et J. Odier, Paris, P.U.F. 1971.

-----, *Ma vie et la psychanalyse*, suivi de *Psychanalyse et médecine*, traduit par M. Bonaparte, Paris, Gallimard, NRF, coll. "Idées", no 169, 1950.

-----, *Métapsychologie*, traduit par J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, NRF, coll. "Idées", no 154, 1968.

-----, *Moïse et le monothéisme*, traduit par A. Berman, Paris, Gallimard, NRF, coll. "Idées", no 138, 1948.

-----, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, traduit par A. Berman, Paris, Gallimard, 1936.

-----, *Psychanalyse*, textes choisis par Dina Dreyfus, Paris, P.U.F. coll. "SUP", 1969.

-----, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, traduit par S. Jankélévitch, Paris, Petite Bibliothèque Payot, no 97, s.d.

-----, *S. Freud and Lou Andreas-Salome: letters*, édité par E. Pfeiffer, traduit par W. et E. Robson-Scott, London, Hogarth Press and Institute of Psychoanalysis, 1972.

-----, *Standard Edition of the Complete psychological works of S. Freud*, London, Hogarth Press and the Institute of Psychoanalysis, 1974, 24 vol.

-----, *The basic writings of S. Freud*, traduit et édité par A.A. Brill, New York, The Modern Library, 1938.

-----, *The Complete introductory lectures on psychoanalysis*, édité et traduit par James Strachey, New York, W.W. Norton, 1966.

-----, *The Freud/Jung letters: the correspondance between S. Freud and C. G. Jung*, édité par W. McGuire, traduit par R. Mankein et P.F.C. Hull, London, Hogarth Press, 1924.

-----, *The letters of S. Freud*, choix des textes et édition par E.L. Freud, traduit par T. et J. Stern, New York, McGraw-Hill, 1960.

-----, *Totem et Tabou*, traduit par S. Jankélévitch, Paris, Petite Bibliothèque Payot, no 77, s.d.

-----, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, traduit par B. Reverchon-Jouve, Paris, Gallimard, NRF, coll. "Idées", no 3, 1962.

-----, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, traduit par M. Bonaparte, Paris, Gallimard, 1927.

-----, *Major works*, Encyclopedia Britannica, Chicago, 1952.

Fromm, Erich, *Sigmund Freud's mission: an analysis of his personality and influence*, New York, Harper and Brothers, coll. "Saucier", 1959.

Gabaude, Jean-Marc, *La psychologie contemporaine, Méthodes et applications sociales*, Paris, Edward Privat, coll. "Mésopé", 1960.

Green, André, *Le discours vivant*, Paris. P.U.F. coll. "Le fil rouge", 1973.

Greenson, R., *The technique and practice of psychoanalysis*, New York, International Universities Press, 1967.

Grinstein, A., *The Index of psychoanalytic writing*, New York, International Universities Press, 1961, 10 vol.

Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, traduit par N. Ruwet, Paris, Editions de Minuit, 1963.

Jones, E., *Collected papers of psychoanalysis*, London, Baillere, Trendall and Cox, 1948.

-----, *La vie et l'oeuvre de Freud*, traduit par A. Bergman, Paris, P.U.F. 3 vol.

Klein, M., Heiman, P. et Money-Kyrle, R., *New directions in psychoanalysis*, New York, Basic Books, 1955.

Lacan, Jacques, *De l'usage de la parole et des structures de langage dans la conduite et dans le champ de la psychanalyse*, Paris, P.U.F. 1956.

Lagache, Daniel, *La psychanalyse*, Paris, P.U.F. coll. "Que sais-je?", no 660, 9ème édition, 1969.

Lalande, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F. 1968.

Laplanche, J. et Pontalis, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F. 1967.

Lauzin, G., *Sigmund Freud*, Paris, Seghéri, coll. "Savants du monde entier", 1962.

Marcuse, Herbert, *Eros et civilisation, Contribution à Freud*, traduit par J.-G. Nény et B. Fraenkel, Paris, Editions de Minuit, coll. "Arguments", no 18, 1963.

Maunoni, O., *Freud*, Paris, édition du Seuil, coll. "Ecrivains de toujours", no 82, 1968.

Menninger, K., *Theory of psychoanalytic technique*, New York, Basic Books, 1958.

Morris, C., *Signs, language and behavior*, New York, Prentice-Hall, 1946.

Mueller, F.L., *La psychologie contemporaine*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, no 56, 1963.

Murphy, Gardner, *Historical Introduction to Modern Psychology*, New York, Hartcourt, Brace and World Inc, 1949.

Nacht, S et al, *Traité de psychanalyse*, Paris, P.U.F. 1965.

Nacht, S. et Held, R., *De la théorie à la pratique psychanalytique (et de la pratique à la théorie)*, dans *La théorie psychanalytique*, Paris, P.U.F. 1969.

Nuttin, Joseph, *Psychanalyse et conception spiritualiste de l'homme, une théorie dynamique de la personnalité normale*, Paris, Bibliothèque Philosophique J. Vrin et Louvain, Publications Universitaires de Louvain, 1950.

Ombredane, A., *Les usages du langage*, dans *Mélanges offerts à P. Janet*, Paris, 1939.

-----, *Etudes de psychologie médicale: I, Perception et langage*, Rio de Janeiro, Atlantica, 1944.

Pasche, Francis, *A partir de Freud*, Paris, Payot, coll. "Science de l'homme", 1969.

Pfeffer, A., *The meaning of the analyst after analysis*, dans *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 11, 1963, pp. 229-244.

Pontalis, J.-B., *Après Freud*, Paris, Gallimard, NRF, coll. "Idées", no 237, 1971.

Prieto, Luis, *Pertinence et pratiques*, Paris, Editions de Minuit, 1975.

Ricoeur, Paul, *De l'Interprétation*, Paris, Editions du Seuil, 1965.

Ritvo, S., *Psychoanalysis as science and profession: Prospects and Challenges*, dans *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 19, 1971, pp. 3-21.

Robert, Marthe, *La Révolution psychanalytique*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, nos 58 et 59, 1964.

Robert, Paul, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française (Le Petit Robert)*, Paris, Société du Nouveau Littré, 1973.

Saada, Denise, *Initiation à la psychanalyse*, Paris, Librairie Maloine, 1958.

Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1968.

Say, Jean, *Psychanalyse et langage*, dans *La Psychanalyse*, Paris, coll. "Le Point de la Question", 1969, pp. 165-216.

Schérer, René, *Philosophies de la communication*, Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1971.

-----, *Structure et fondement de la communication humaine*, Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1966.

Schneider, Monique, *Affect et langage chez Freud*, dans *Topique*, 11-12, Paris, P.U.F. octobre 1973, pp.71-146.

Skinner, B.F., *Verbal behavior*, New York, Appleton Century Crofts, 1957.

Thompson, C. et Mullahy, P., *La Psychanalyse, son évolution, ses développements*, traduit par A. Green, Paris, Gallimard, NRF, 1956.

Valin, Roch, *Petite Introduction à la Psychomécanique
du langage*, dans *Cahiers de linguistique structurale*, 3,
Québec, P.U.L. 1954.

-0-0-0-0-0-0-0-0-0-